

1285

129

130

ISBN 2 13 044159 9

ISBN 0292-4226

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1992, décembre

© Presses Universitaires de France, 1992
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	11
---------------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

LES SÉMANTIQUES ET LA LINGUISTIQUE

<i>Chapitre Premier / Les composantes dynamiques de la communication</i> ...	15
1. Les trois optiques	15
2. Le parcours de l'énonciateur	16
3. Le parcours de l'interprétant	17
4. La synthèse du linguiste	18
5. Le papillon sémantique	19
6. Les sémantiques indépendantes	20
7. Bilan	22
<i>Chapitre II / L'environnement du message</i>	23
1. Les composantes de l'environnement	23
2. Réflexions sur les savoirs	24
2.1. Le savoir sur la langue, 24 ; 2.2. Le savoir culturel, 25 ; 2.3. Le savoir sur le monde, 25.	
3. Quelques types de communication	26

<i>Chapitre III / Les sémiologies parallèles</i>	29
1. L'image sans texte	29
2. Jeux graphiques et jeux de langue	30
3. La recherche idéographique	31
<i>Chapitre IV / Autour du signe linguistique</i>	33
1. La variété des signes	33
1.1. La sémiotisation, 33 ; 1.2. Le signe minimal, 34.	
2. Lexique et grammaire	35
3. L'analyse structurale	37
4. La structure interne du mot	38
5. La polyvalence des signes	40
5.1. Une polysémie naturelle, 40 ; 5.2. Les usages métaphoriques, 40 ; 5.3. L'infinité des paraphrases, 42 ; 5.4. La polygraphie, 42 ; 5.5. La parasynonymie dynamique, 42 ; 5.6. Polysémie et homonymie, 43.	
6. La motivation des signes	44
6.1. L'absence de motivation, 44 ; 6.2. L'isomorphisme Sa/Sé, 44 ; 6.3. La motivation interne, 45 ; 6.4. Noyau sémantique et signifiant, 45 ; 6.5. Motivations métaphoriques, 46 ; 6.6. Rhétorique et jeux, 46.	
<i>Chapitre V / Les modèles sémiotiques</i>	47
1. Les modèles abstraits et les langues naturelles	47
2. Le carré et le cycle	48
2.1. Le carré logique, 48 ; 2.2. Le carré sémiotique, 51.	
3. Le modèle ensembliste	54
4. Le schème guillaumien	55
5. L'apport de René Thom	58

DEUXIÈME PARTIE

CONCEPTUALISATION ET UNIVERSAUX

<i>Chapitre VI / De la perception à la conceptualisation</i>	61
1. Les degrés de perception	61
2. La reconnaissance des formes	62
3. La reconnaissance du sens	64
4. Le modèle prototypique	65
5. La métaphorisation	67
6. Mémoire et activité mentale	68
 <i>Chapitre VII / Concepts, noèmes et universaux</i>	 70
1. Le pensable et le pensé	70
1.1. Les représentations inévitables, 70; 1.2. Les concepts généraux ou « concepts », 71; 1.3. Les concepts universaux ou « noèmes », 72.	
2. La naturalité	79
2.1. Lexème et grammème, 79; 2.2. Une chronologie de pensée, 81; 2.3. La formulation du propos, 83; 2.4. Quelques comportements de discours, 84.	
3. La hiérarchisation	85
3.1. L'agent de l'événement, 86; 3.2. Le sujet de l'énoncé, 86; 3.3. Le thème intentionnel, 87; 3.4. Ordre de pensée et désordres en LN, 89.	
4. Les anaphores	89
 <i>Chapitre VIII / L'événement</i>	 91
1. Entité et comportement	91
2. Les aires événementielles	94
2.1. Leur fondement, 94; 2.2. L'existentiel, 98; 2.3. L'aire « α », 99; 2.4. L'aire « λ », 101; 2.5. L'aire « β », 104; 2.6. L'aire « μ », 105; 2.7. La polysémie, 107.	
3. Le schème analytique (SA)	108
3.1. Les statuts, 108; 3.2. Les quinze configurations, 110; 3.3. Remarques, 111.	
4. Types de schèmes analytiques	115

TROISIÈME PARTIE

LA MISE EN SCHEMES

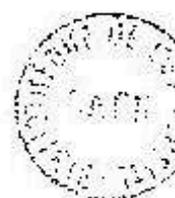
<i>Chapitre IX / La sémiotisation</i>	121
1. Le choix des signes	121
1.1. La double adéquation, 121 ; 1.2. Le paradigme disponible, 122 ; 1.3. L'axe onymique, 123.	
2. Le schème d'entendement (SE)	126
2.1. Les participants, 126 ; 2.2. La lexémisation et les actants, 130.	
<i>Chapitre X / Le parcours diathétique</i>	134
1. Le schème prédiqué (SP)	134
1.1. La localisation « λ », 135 ; 1.2. La cognitivité « μ », 142 ; 1.3. L'activité « β », 143 ; 1.4. La propriété « α », 146 ; 1.5. La globalisation du schème analytique, 147.	
2. Syntaxies, voix et cas	148
2.1. Les syntaxies et les cas, 148 ; 2.2. Les voix, 151.	

QUATRIÈME PARTIE

LES VISÉES ÉNONCIATIVES

<i>Présentation</i>	157
<i>Chapitre XI / La détermination</i>	159
1. La déixis	159
1.1. Le domaine, 159 ; 1.2. La personne, 160 ; 1.3. Les références E/T/N, 161 ; 1.4. Tableau de la combinatoire, 163.	

2. Les déterminants	165
2.1. Les classificateurs, 165 ; 2.2. Le générique et le spécifique, 165 ; 2.3. Présentateur et anaphorique, 166 ; 2.4. La détermination quantitative, 167.	
<i>Chapitre XII / L'actance</i>	170
1. Propriétés sémantiques des actants	170
2. Les relations actanciennes	172
2.1. Le contenu lexémique, 172 ; 2.2. L'aspect du procès, 173 ; 2.3. La personne du verbe, 174 ; 2.4. La pondération des actants, 174.	
3. Les marques casuelles	176
4. Les variations d'actance	179
4.1. La combinatoire XVY, 179 ; 4.2. La combinatoire ZV, 183.	
<i>Chapitre XIII / L'aspect</i>	184
1. Le domaine	184
2. La nature interne du procès	186
2.1. Statif et évolutif, 186 ; 2.2. Le rôle des SAVOIRS, 187 ; 2.3. Tableau résumé, 190.	
3. Les limitations du procès	190
3.1. Les limites dues au SAVOIR, 190 ; 3.2. La détermination spatio-temporelle, 191 ; 3.3. La détermination du patient, 192.	
4. Les visées sur le procès	193
4.1. Le déroulement, 193 ; 4.2. L'accompli, 194 ; 4.3. La zone de l'après-événement, 196.	
<i>Chapitre XIV / Le temps</i>	199
1. Les saisies du temps	199
2. Les systèmes morphosémantiques	202
<i>Chapitre XV / La modalité</i>	204
1. La modalité et la personne	204
1.1. Le rôle de la première personne, 204 ; 1.2. Le classement des modalités, 205.	



2. Caractéristiques générales	206
3. La modalité existentielle	208
4. La modalité épistémique	210
4.1. Présentation, 210 ; 4.2. Quelques parcours épistémiques, 211.	
5. La modalité factuelle	215
6. La modalité axiologique	218
6.1. Présentation, 218 ; 6.2. Thématization et focalisation, 220 ; 6.3. Les hiérarchisations, 221.	
<i>Conclusion</i>	224
<i>Bibliographie indicative</i>	228
<i>Index des termes et concepts</i>	233

Avant-propos

La sémantique générale se préoccupe des mécanismes et opérations concernant le sens, à travers le fonctionnement des langues naturelles. Elle tente d'explicitier les liens qui existent entre les comportements discursifs baignés dans un environnement toujours renouvelé, et les représentations mentales qui semblent être partagées par les utilisateurs des langues naturelles.

Ce parcours entre l'individuel et l'universel, via le culturel, est le domaine de la réflexion du linguiste qui à un moment donné de sa recherche désire appréhender l'ensemble de son objet d'étude.

Il cherche à concilier l'énormité de la documentation récente (quelque cinq mille pages sur l'aspect ou sur les relatives, par exemple), l'étendue et la variété des manifestations linguistiques (les questionnaires actuels posent plus de cent contextes susceptibles d'évoquer le « futur ») et le besoin d'une présentation relativement simple des fonctionnements profonds d'une langue apprise si rapidement par l'enfant.

La syntaxe et le lexique ont largement été traités, depuis longtemps, sans que le lien nécessaire avec la sémantique ait toujours été suffisamment établi. D'où la vogue des règles, des algorithmes et donc de la formalisation qui doit se nuancer de plus en plus aux abords du sens.

Le couple complémentaire « liberté x contrainte » est, en sémantique, plus vivant qu'ailleurs. D'où le besoin d'une schématisation visualisée (que nous utilisons depuis quarante ans) comme étant le moyen le plus adéquat pour évoquer les parcours mentaux les plus probables dans la construction des représentations du sens, aussi bien chez l'individu qui le construit pour le dire que chez celui qui le construit pour le comprendre.

Refusant de nous en tenir à un exposé théorique et fondé sur quelques exemples désincarnés, nous avons choisi d'illustrer constamment notre propos. Chaque fois que cela a été possible, la langue de la rédaction du texte a été privilégiée. Mais des exemples complémentaires ont été ajoutés. En fait, on conçoit qu'un autre volume pourrait contenir des citations de nombreuses autres langues du monde, dans la mesure où l'on est certain des faits allégués et où l'espace nécessaire est requis pour apporter toutes les informations utiles. Nous savons par expérience combien cela est délicat.

Cet ouvrage est plus un livre de suggestions qu'un recueil de faits, plus un cadre organisateur du monde du sens qu'un traité strict de description sémantique. Nous avons voulu équilibrer la matière, la distribuer équitablement au gré des chapitres.

Ce livre termine une tétralogie commencée en 1955. Il complète en particulier notre ouvrage de 1987, cité *TAL* au long du texte (bibl. n. 65).

Ma dette envers mes prédécesseurs est grande, mais diffuse. La bibliographie indicative* en donne des éléments, sans prétendre couvrir le domaine. Les étudiants ont toujours été un stimulant, par leurs exigences et leurs encouragements. Depuis quarante ans, ma femme accompagne mes travaux et crée les conditions d'une recherche heureuse. A tous, ma reconnaissance.

* Les renvois sont faits à l'aide du numéro de la bibliographie en caractères gras : (42).

PREMIÈRE PARTIE

Les sémantiques
et
la linguistique

Chapitre premier

LES COMPOSANTES DYNAMIQUES DE LA COMMUNICATION

1. LES TROIS OPTIQUES

On ne peut parler des phénomènes linguistiques sans préciser l'optique dans laquelle on se place. L'individu qui utilise la langue se trouve soit dans la situation de l'émetteur, soit dans celle du récepteur, passant fréquemment de l'une à l'autre. Quant au linguiste, il est l'observateur qui tente de dégager les mécanismes pouvant rendre compte de ce double fonctionnement. Il est lui-même l'émetteur-récepteur qui réfléchit sur ses compétences et recherche les opérations mises en jeu dans ces deux fonctions communicatives : la **conception du parcours onomasiologique** (des intentions de DIRE vers les manifestations linguistiques) et l'**interprétation du parcours sémasiologique** (des textes ou messages complexes aux constructions de sens qui permettent de COMPRENDRE).

Le linguiste tente ainsi de reconstituer l'entier de la communication linguistique, en équilibrant le recours à l'introspection et à l'intuition d'une part, à l'observation des échanges communicatifs de l'autre (enquêtes, corpus...).

Les mots **émetteur** et **récepteur** recouvrant des réalités extrêmement variées (personnes intermédiaires, appareils, relais divers),

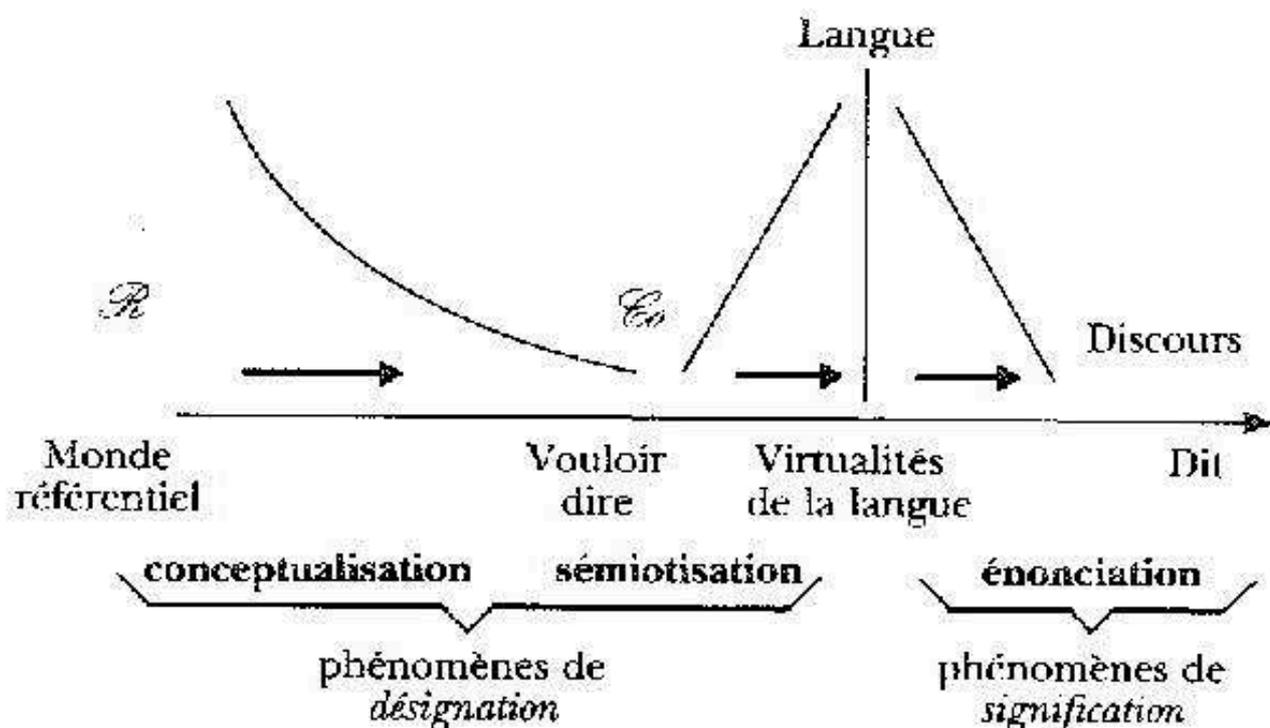
on utilisera les termes **énonciateur** pour le concepteur responsable du message, et **interprétant** pour le destinataire concerné directement par ce message.

2. LE PARCOURS DE L'ÉNONCIATEUR

L'énonciateur a un point de départ référentiel (R) qui peut être de toute nature (odeur, bruit, vue, souvenir, texte d'autrui...). Il prend conscience de son **VOULOIR DIRE** dans la mesure où il **conceptualise** (Co) son intention de signifier. Cette organisation mentale doit alors être mise en signes, sémiotisée, à travers les moyens fournis par un système sémiotique, une langue naturelle (LN) dans le cas présent. Celle-ci est elle-même composée de son système de langue, en puissance, en virtualité, et de mécanismes d'énonciation qui en permettent les réalisations discursives.

Il est bon de distinguer dans la terminologie les **modèles phrastiques en langue**, contenant des signifiés de puissance, et les **énoncés du discours réalisé**, porteurs de signification.

Soit la séquence suivante du **parcours onomasiologique** :



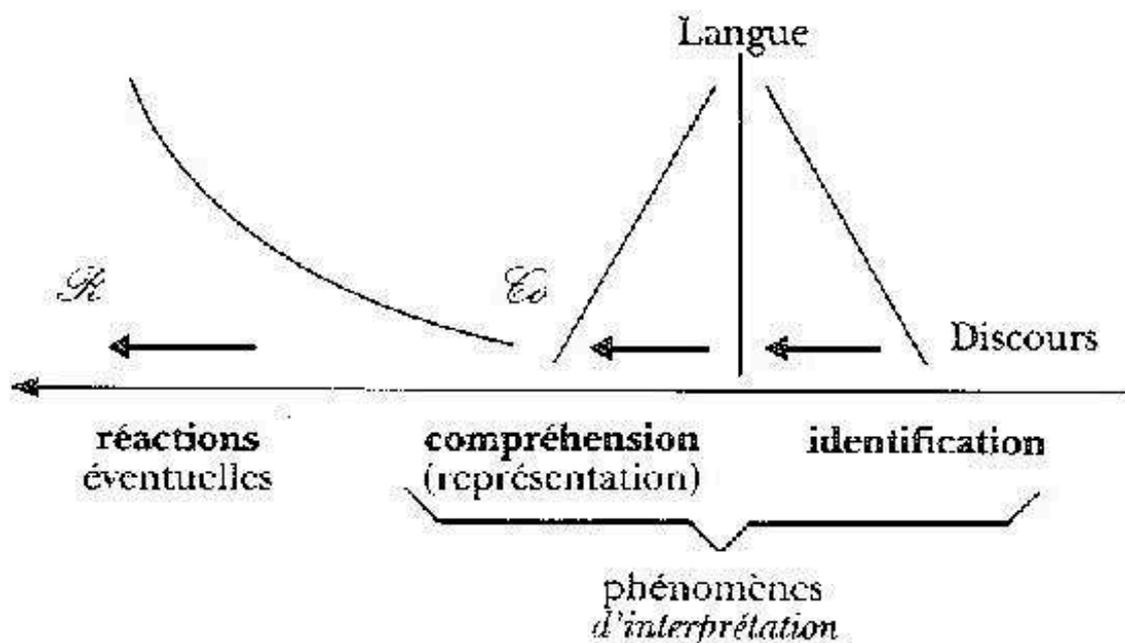
On observe qu'en extension le référentiel est infini, que le vouloir dire est concis (quelles que soient les étendues de ses manifestations discursives), que la langue offre un vaste domaine assez bien défini (les mécanismes grammaticaux sont fortement déterminés, mais les limites du lexique connu par un individu sont floues); et que le discours observé est unique, toujours spécifique, sorte d'hapax continu.

3. LE PARCOURS DE L'INTERPRÉTANT

Dans le cas de l'échange linguistique, l'interprétant a comme point de départ un **texte**, oral ou écrit. Grâce à son savoir multiple (de la langue, du monde, de son interlocuteur...), il va identifier les éléments discursifs pour construire une hypothèse de sens qui le conduit à **COMPRENDRE** le message, c'est-à-dire à se le représenter mentalement, à le conceptualiser en se détachant rapidement des signes de la LN qu'il a identifiés et qui lui ont servi de tremplin pour la compréhension.

L'interprétant pourra alors réagir de diverses façons : en répondant par la LN, en réfléchissant, en agissant sur le monde.

La séquence du **parcours sémasiologique** se présente ainsi :



Mêmes remarques que précédemment concernant l'extension.

4. LA SYNTHÈSE DU LINGUISTE

Le linguiste, désireux de rendre compte de ces deux mécanismes complémentaires et asymétriques, envisage :

— le **référentiel**, le monde de départ ou d'arrivée, facultatif puisque le conceptuel peut à lui seul être le départ pour l'énonciateur (sa mémoire) et l'arrivée pour l'interprétant (sa mise en mémoire) ;

— le **conceptuel** ou lieu de la représentation mentale devenu indépendant des langues naturelles et des autres systèmes sémiologiques, et siège des mises en scène ;

— la **langue** comme SAVOIR (lexique et grammaire de compétence), où se réalise la mise en signes et la mise en schèmes, ou leur identification dans le cas de l'interprétant ;

— le **discours**, dans sa double fonction de résultat observable après la mise en chaîne, et de base de départ de l'interprétant.

Illustration simplifiée du **parcours onomasiologique**.

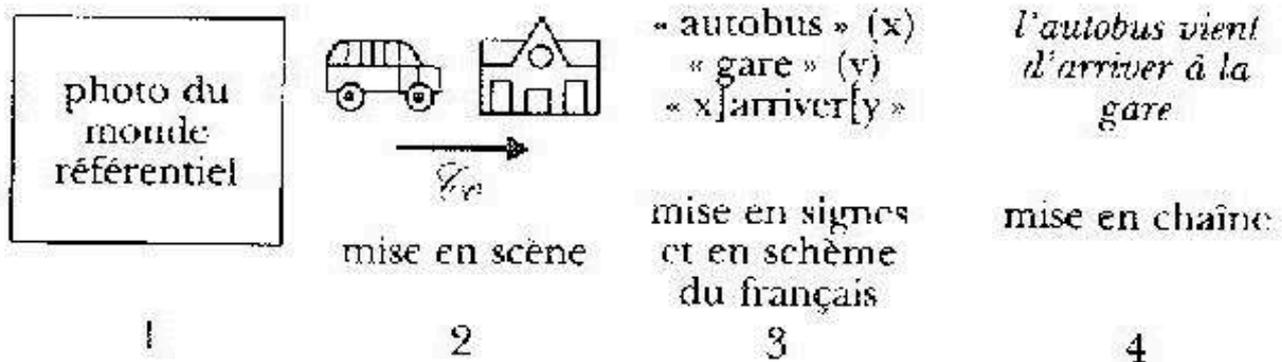
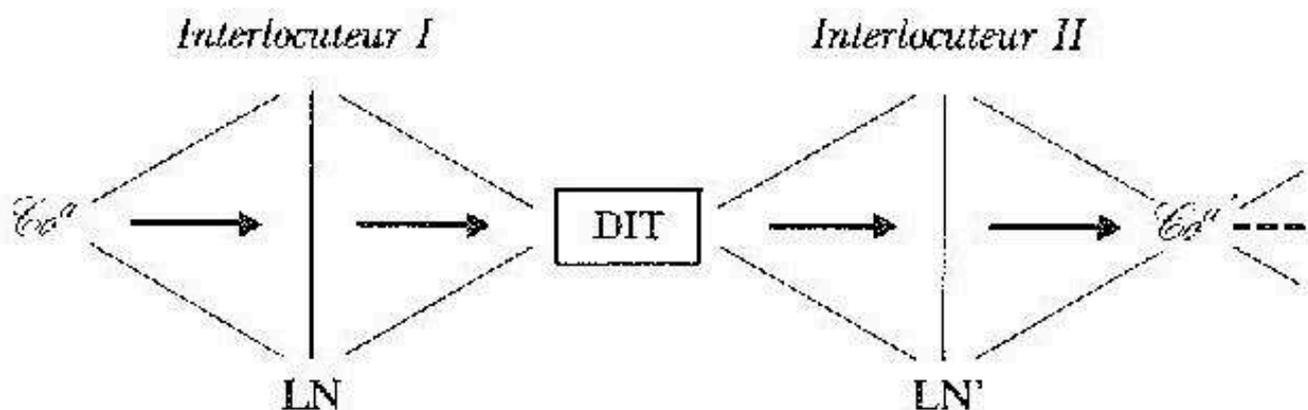
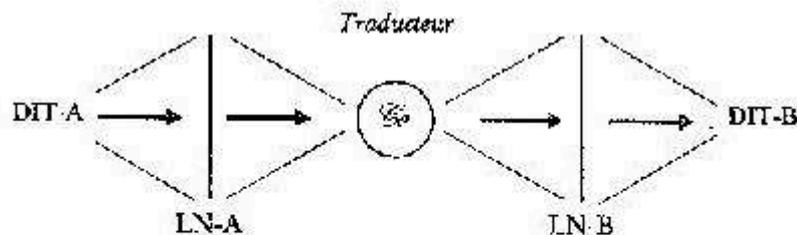


Schéma du dialogue



Si les deux compétences de langue (LN, LN') sont proches, le contenu conceptuel de départ (a) sera proche également du contenu conceptuel d'arrivée (a'). Le DIT est le point commun observable du dialogue.

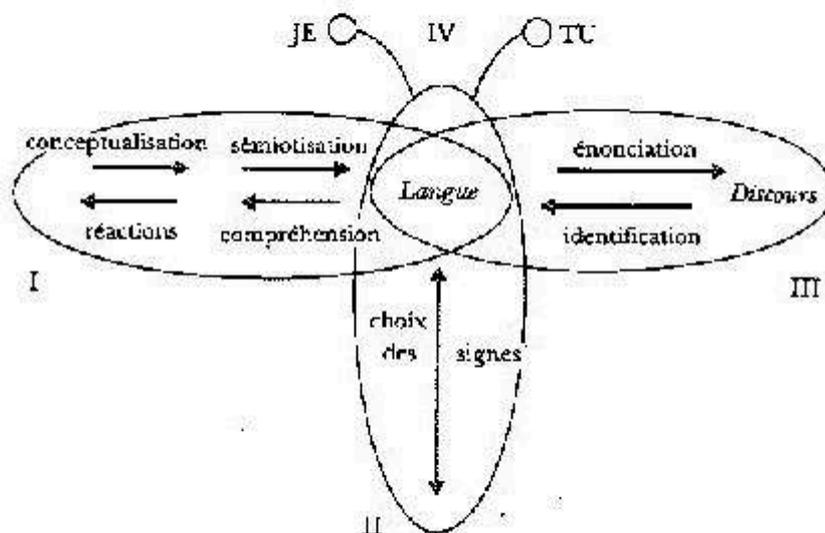
Schéma de la traduction



Le traducteur est le maître d'œuvre de l'ensemble. Il transforme le texte A en représentation mentale devant être re-dite en langue B pour aboutir au texte B. Le point commun, le « compris à traduire » est l'organisation conceptuelle (chap. VI).

5. LE PAPILLON SÉMANTIQUE

Si nous reprenons les quatre lieux remarquables des opérations décrites, en y ajoutant les deux interlocuteurs JE et TU, nous aboutissons à un schéma globalisant que nous surnomons le « papillon sémantique ».



I. La **sémantique référentielle** traite des relations entre le monde, la conceptualisation et les systèmes des langues naturelles. Elle étudie le phénomène de la **désignation** des objets réels ou imaginaires et complémentairement le renvoi à des choses du monde.

II. La **sémantique structurale** s'applique à élucider les motivations du choix des **signes** dans une LN déterminée, par des analyses en traits (sèmes) du signifié de ceux-ci, en relation avec leur signifiant.

III. La **sémantique discursive** décrit les mécanismes de passage de la langue au discours, et inversement. Ce sont deux SAVOIR-FAIRE complémentaires. Les signifiés de langue deviennent des significations en discours, contextualisées.

IV. La **sémantique pragmatique** tient compte des relations de SAVOIR et de VOULOIR entre les interlocuteurs, lesquelles déterminent grandement le contenu et la forme des messages (chap. XV).

Le développement de chacune de ces **sémantiques complémentaires et coexistantes** aura un poids très variable dans cet ouvrage, étant donné l'état actuel de la réflexion de la discipline à cet égard.

Des considérations syntaxiques apparaîtront à tout moment, car la syntaxe véhicule le sens. Comme le dit très bien A. Wierzbicka (83, p. 1) : « If semantics is to be defined as a study of meaning encoded in natural language then syntax is simply one part of semantics. »

6. LES SÉMANTIQUES INDÉPENDANTES

A côté des quatre sémantiques constitutives de la démarche linguistique, on peut en poser trois autres, intéressantes à plusieurs titres.

La **sémiotique textuelle** prend pour objet les réalisations linguistiques plus ou moins vastes (poèmes, nouvelles, romans...) et tente d'en dégager les grandes structurations organisatrices du SENS. Les

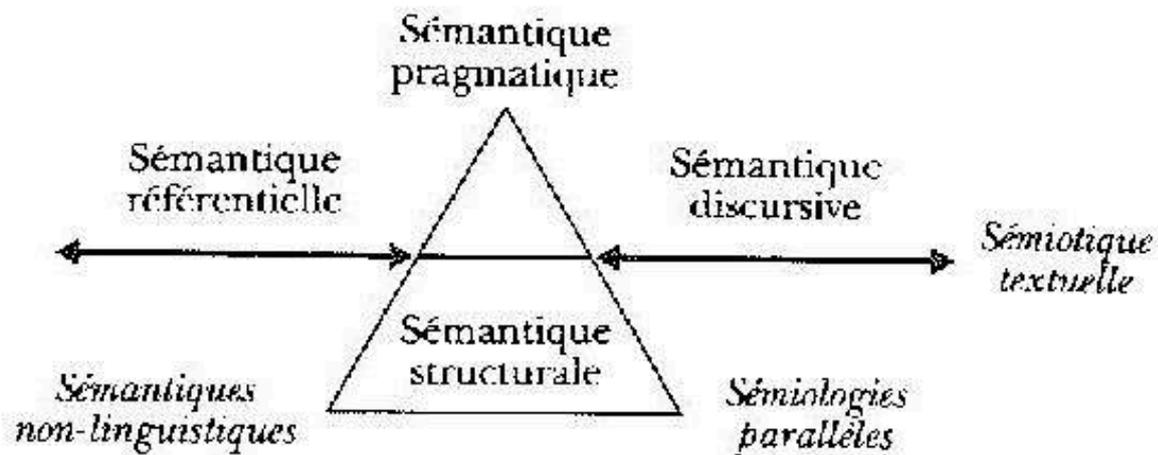
travaux de A.J. Greimas et de son école en sont un excellent exemple (29, 30). Le texte étant en réalité le seul point de départ concret du linguiste, et les mécanismes sémantiques généraux s'appliquant à toutes les dimensions des mises en signes, la sémiotique textuelle reste dans l'orbite des préoccupations du linguiste. Mais on doit constater qu'elle travaille très souvent sur des traductions (par force), ce qui veut dire qu'elle abandonne nécessairement plusieurs des spécificités liées à la richesse de manifestations propres à la langue naturelle. Sa démarche, en ce sens, rejoint souvent celle de la conceptualisation.

Les **sémiologies parallèles** regroupent l'ensemble des systèmes sémiologiques qui sont utilisés en parallèle avec le système linguistique. Le plus fréquent est sans doute l'illustration visuelle (dessin, image, photo), mais tout autre système peut apparaître (la musique de film, les parfums, les métaphores du toucher ou du goût). L'intonation de la chaîne sonore, ou les variations typographiques des écrits montrent des interactions fortes entre système linguistique et autres sémiologies (cf. l'art oratoire ou la calligraphie). Le comportement de l'interlocuteur, ses gestes, ses mimiques, son utilisation de l'espace peuvent et souvent doivent être intégrés dans la description du message.

Les **sémantiques non-linguistiques** ont été créées pour elles-mêmes, et ce n'est que secondairement qu'elles utilisent des exemples tirés des langues naturelles. Les mathématiques véhiculent du sens universellement identifiable et toujours « acceptable » : $(a + b)^2 = a^2 + b^2 + 2ab$. Les logiques ont leur propre cohérence et ne deviennent critiquables que lorsqu'elles veulent illustrer leurs propositions par des séquences en LN. Mais elles peuvent être précieuses dans les façons de présenter des phénomènes de sens (chap. V).

7. BILAN

Nous en arrivons à un ensemble de sept domaines sémantiques susceptibles d'intégrer la réflexion du linguiste, mais à des degrés que nous nous sommes efforcé de nuancer :



Chapitre II

L'ENVIRONNEMENT DU MESSAGE

I. LES COMPOSANTES DE L'ENVIRONNEMENT

L'observable du message est le **texte**, oral ou écrit. Ce texte a été réalisé dans la dépendance d'un certain nombre de conditions, qui se regroupent autour de quatre pôles.

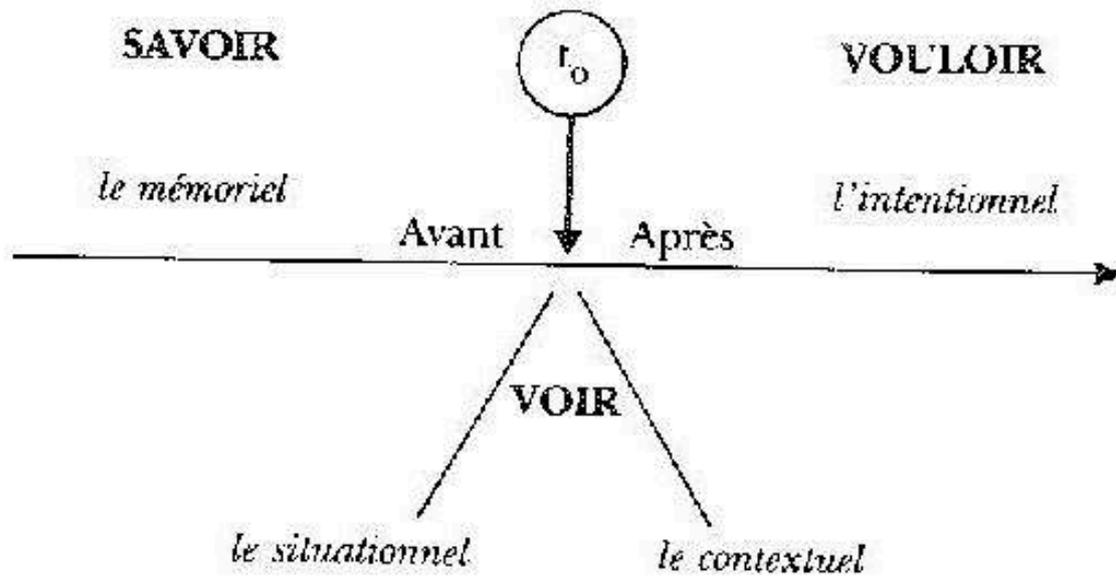
Le point de référence est l'instant de l'énonciation, soit t_0 , autour duquel se situent un **AVANT** et un **APRÈS**.

L'avant de t_0 est constitué par l'accumulation du **SAVOIR** mémorisé par l'énonciateur depuis sa naissance.

L'après de t_0 est l'ensemble de ce que l'énonciateur a en vue en organisant son message, c'est son intentionnalité, son **VOULOIR** communiquer.

A cet égard, il faut préciser que les catégories modalisantes connues sous le nom de thématisation et de focalisation sont l'expression usuelle de l'intention hiérarchisante de la part de l'énonciateur, dès le niveau conceptuel (chap. XV).

Quant à t_0 , assimilable à un **VOIR** du moment, il est soit interne au message, et c'est le **contexte**, soit externe, et c'est la **situation** de la communication avec tout ce que cela implique au niveau du non-dit.



La sémantique pragmatique prend en charge l'étude de ces composantes.

2. RÉFLEXIONS SUR LES SAVOIRS

2.1. *Le savoir sur la langue*

Si un roman contemporain a pour titre « Il était deux fois », cela suppose la connaissance d'une lexie de référence, la formule de passé mythique « il était une fois ». Le titre fonctionne comme échonyme de la lexie mémorisée. Le procédé est extrêmement répandu : « Tentative de soirée en tenue de suicide », pièce de Serge Gauthier, ne se comprend qu'en rétablissant les deux séquences connues des francophones « tentative de suicide » et « tenue de soirée ». Si Jacques Prévert s'amuse en parlant d'un « biangle isopoivre », il suppose que le lecteur pensera aussitôt au « triangle isocèle », donc « iso-sel », dans l'association d'expérience « poivre et sel ». Ce jeu, lié ici également au signifiant, devient propre à une langue déterminée, et est souvent intraduisible.

2.2 *Le savoir culturel*

L'interprétation de « son curriculum est faux comme un billet de trois dollars » suppose que l'on sait qu'il n'en existe pas de tel. Mais pour bien des Français, un billet de deux dollars n'existe pas non plus, alors que c'est inexact. D'où la grande relativité des allusions culturelles dans l'interprétabilité des textes.

De même on ne réagira pas de la même façon devant « il lit le journal tous les matins » et « il lit Proust tous les matins ». L'étendue de l'œuvre de Proust fait qu'on dira de préférence, avec un soupçon de snobisme, « il lit du Proust tous les matins ». Mais on acceptera « il lit la Bible tous les matins » car il est d'usage d'en lire des passages bien identifiés.

Les civilisations à numération décimale attachent une valeur symbolique au « chiffre rond » : la barre des 10 secondes, des 2 000 points, des 10 000 yens. La connotation de ces chiffres fait partie de leurs sèmes virtuels.

Certains savoirs sont également liés au signifiant (procédés mnémotechniques). Dans le domaine francophone, on peut manger des huitres les mois en « r », donc de septembre à avril (fraîcheur relative du climat). Cela n'aurait pas de sens sous d'autres latitudes ou pour d'autres langues n'ayant pas une propriété phonique commune aux noms de ces mois.

2.3 *Le savoir sur le monde*

Chacun de nous a son propre savoir de type encyclopédique. Notre « vision des choses » est forcément tributaire de cette expérience. La fréquentation des choses du monde a nécessairement des répercussions sur la langue dans la mesure où l'on constate une perpétuelle adéquation entre le pensé et le dit, entre l'expérience et ses concrétisations linguistiques. Mais cet échange ne se transforme jamais en soumission de l'un à l'autre. **Le pouvoir de penser reste toujours dominant par rapport aux cadres mouvants de la langue.**

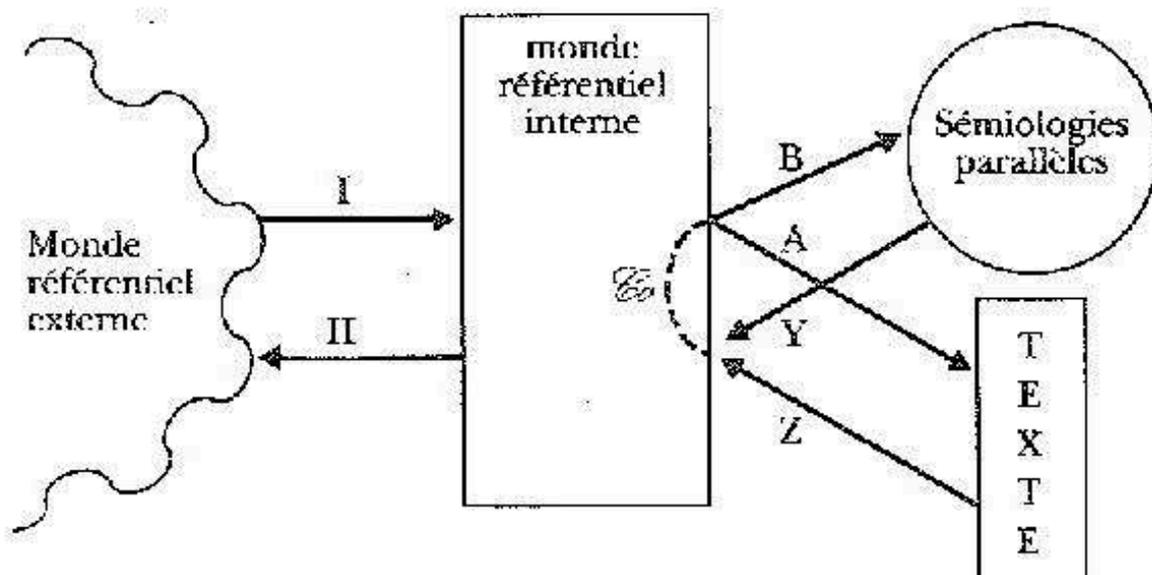
L'évocation d'une lexie, comme *village*, déclenche un ensemble

de connaissances, les unes nécessairement évoquées (telles que « maison », « habitants », « extension faible »), d'autres possiblement convoquées (« mairie », « église », « marché »...). Ces dernières entrent dans ce que nous appelons le *virtuème* ou ensemble de sèmes disponibles, donc déjà connus de l'utilisateur. D'où la naturalité de cette séquence : « Nous arrivâmes au village. L'église était fermée », uniquement pour les personnes qui vivent dans une région où telle est l'habitude de constitution de l'habitat. Il y a pour nous à la fois un fait de savoir sur le monde (externe) et un fait de savoir linguistique (interne) au niveau du *virtuème* (TAL, p. 67-70).

Voici un dernier exemple. Devant un énoncé comme « Jean a encore tué son frère », il convient de savoir si Jean a plus d'un frère, auquel cas l'énoncé veut dire « il a encore tué l'un de ses frères ». Si on sait que Jean n'a qu'un frère, il faut ajouter une opération à la compréhension immédiate, qui devient alors médiate : *frère* ne renvoie pas au frère génétique, ou bien *tuer* ne veut pas dire « faire mourir », et ainsi de suite jusqu'à trouver une interprétation satisfaisante (par exemple : « tuer en paroles », ou « tuer un autre membre du groupe où tous sont frères »). Cf. chap. IV-5.2.

3. QUELQUES TYPES DE COMMUNICATION

Nous avons réuni dans ce schéma quelques combinaisons de parcours usuels que nous illustrons d'un exemple :



- $\overrightarrow{I-A}$: je commente un match de football
 $\overrightarrow{I-B}$: je dessine le paysage qui est devant moi
 \overrightarrow{A} : je résume un film vu la veille
 \overrightarrow{B} : je dessine de mémoire ma voiture
 \overrightarrow{I} : je compte en moi le nombre de coups de la cloche qui sonne
 $\overleftarrow{II-Z}$: devant l'écriteau « Défense de fumer », j'éteins ma cigarette

- $\overleftarrow{II-Y}$: devant le panneau  j'éteins ma cigarette

- \overleftarrow{Z} : je lis un roman
 \overleftarrow{Y} : j'interprète le sourire de mon interlocuteur
 \overleftarrow{II} : je ferme la porte à clé en partant
 $\overleftarrow{Z} \overrightarrow{B}$: je lis un texte et le transforme en images
 $\overleftarrow{Z} \overrightarrow{A}$: je lis un texte et le traduis ou le résume

- $\overleftarrow{Y} \overrightarrow{B}$: devant le panneau  je joue au piano

« Nous partirons tous en fumée »

- $\overleftarrow{Y} \overrightarrow{A}$: devant le panneau  je dis « ah !, défense

de fumer ! »

On remarque que :

- tous les parcours à deux éléments passent par le conceptuel ;
- tous les parcours à un seul élément sont reliés au conceptuel ;
- le conceptuel peut fonctionner seul : c'est la « pensée pensante » (cf. l'étincelle, l'illumination du chercheur).

Il ne faut pas oublier un type de réalisation seulement observable par l'énonciateur, le langage intérieur, qui a toutes les propriétés sémantiques, syntaxiques, phonétiques et même intonatives du langage extériorisé. Tout le monde en aura fait l'expérience, comme

dans le cas « \vec{I} » ci-dessus, ou en voyageant dans un transport en commun lorsqu'on commente en soi l'accoutrement de la voyageuse d'en face, procédé dont a largement usé Michel Butor dans, par exemple, « La modification ».

Chapitre III

LES SÉMIOLOGIES PARALLÈLES

Sur mon échelle de valeurs, je place en tout premier lieu le sens de la vue. Il est pour moi le premier et le plus important dans la création poétique. Il faut d'abord savoir *voir* et en second lieu savoir *dire* ce qu'on a vu en état de veille ou en rêve.

(Traduit de F. García Lorca.)

1. L'IMAGE SANS TEXTE

Les représentations visuelles sont aussi anciennes que l'humanité. Elles sont la fixation de la pensée fluctuante. On grave dans la pierre comme on tente de graver dans la mémoire.

Les « histoires sans paroles » sont une preuve de la transmission de sens sans le besoin d'une langue naturelle.

Le dessin est toujours une abstraction du réel, par nécessité. Mais il peut s'en éloigner plus ou moins, et de différentes façons.

La classification suivante s'inspire librement des travaux de Ch. S. Peirce (59).

L'*icône* reproduit l'essentiel de l'ensemble de l'objet (réel ou imaginaire) : un bœuf est reproduit de la tête à la queue (cf. ORTHO-, chap IX-1).

L'*indice* met sur la voie du désigné : le marteau pour l'ouvrier, la faucille pour l'agriculteur, la tête du bœuf pour le bœuf entier (cf. MÉTA-, chap IX-1).

Le *symbole* renvoie à une association généralement culturalisée, comme la faucille et le marteau pour un parti communiste, le

cœur pour « j'aime », le mouton pour « manque d'individualité », etc. (cf. le virtuème, et PÉRI-, chap. IX-1).

Le signal est un signe dont on ne reconnaît plus la motivation et qui paraît alors arbitraire : les trois coups au théâtre (variable auditive), la lettre *x* pour désigner une inconnue en mathématiques ou les deux points (:) pour indiquer une division.

L'histoire de l'écriture (idéographique et alphabétique) illustre magnifiquement les passages d'un stade à un autre (3, 26, 42).

2. JEUX GRAPHIQUES ET JEUX DE LANGUE

On sait qu'il existe des images vraies d'objets impossibles (chap. VI-1), ce qui montre une différence de nature entre le réel et les représentations qu'on peut produire.

La publicité cherche à illustrer le texte par l'image, le plus souvent au niveau de l'indice ou du symbole. Les photographies des copieurs Minolta sont accompagnées de nombreux petits lapins, lesquels sont des « reproducteurs » par excellence. L'humour de Magritte consiste à représenter un homme debout avec la légende « Personnage assis ». Il faut une certaine imagination pour associer au & de « Black & White » (marque de whisky) le symbole taoïste, les étoiles du firmament, la sortie d'un tunnel ou un vers des *Lamentations* de Lamartine (« un seul être vous manque et tout est dépeuplé », illustré par un chien noir sans son compagnon blanc...): l'intersection de tout cela est la complémentarité nécessaire du blanc et du noir.

Le phénomène de l'échonymie (ci-avant, chap. II-2) a son parallèle dans l'échographie qui suppose un modèle visuel de référence. C'est le principe de la caricature, et aussi des jeux sur la déformation de personnages. Le « Pascal endormi » du billet français de 500 francs a pour légende, dans une publicité bancaire : « L'argent qui dort, c'est sans intérêt. »

La graphic elle-même peut être l'objet d'un traitement sémantique par référence à une lexie connue (ici, les « dingbats »):

PAYS

« pays en voie de développement »

☺CEAN

« océan pacifique »

(le symbole du pacilisme remplace le O)

Voici le dynamique et très réussi slogan de la Fondation de France (1986) qui rappelle les tableaux affichant les mouvements d'avions dans les aéroports :

A F G H A N I S T A N
 A F G H A N I S T A И
 A F G H A И I S T A И
 A F G H A И I 3 T A И
 A F G H A И I C T A H
 A F Г H A И C T A H
 A Ф Г A H И C T A H

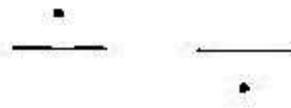
3. LA RECHERCHE IDÉOGRAPHIQUE

Les nombreuses études sur les gestes, soit lorsqu'ils accompagnent la parole, soit lorsqu'ils se sont constitués en systèmes indépendants, et sur les idéogrammes des langues naturelles montrent certaines convergences dans les représentations qui confirment de fortes motivations dans les choix qui ont été faits.

Des systèmes symboliques ont été inventés aux Etats-Unis et au Canada, et ce qui nous intéresse ce sont les parallélismes évidents avec soit des idéogrammes existants, soit avec les résultats de l'analyse sémique, ou encore les mots composés des langues qui en usent abondamment (voir les publications du « Blissymbolics Communication Institute », de Toronto).

Plus près de nous, Raymond Queneau a tenté une « sémanto-

graphic » indépendante de toute langue naturelle, et qui ne manque pas d'intérêt (voir J.-F. Jeandillou dans *Technologos*, 1987/4). Si l'on comprend immédiatement le couple



« dessus/dessous »,

on notera qu'il y a déjà un *a priori* dans l'opposition



« devant/derrière »,

car cette fois l'orientation horizontale ne naît pas de l'expérience comme la verticalité naît de la gravitation. On peut supposer ici que le sens de l'écriture occidentale justifie ce choix.

Ce passionnant domaine, qui touche directement à la conceptualisation, mériterait un long développement. On trouvera, plus loin dans l'ouvrage, de nombreux essais de figuration visualisée de représentations sémantiques. Nous avons commencé ces schèmes en 1955 pour décrire les éléments de relation, et les avons développés au niveau de l'événement. Depuis une dizaine d'années, des linguistes américains ont fini par avoir recours à des représentations visualisées, souvent très iconiques (par ex. 45, 75).

Chapitre IV

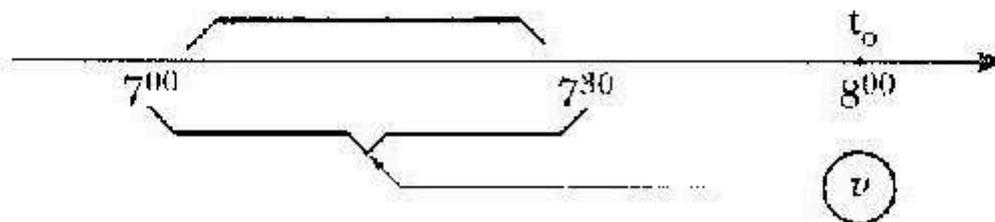
AUTOUR DU SIGNE LINGUISTIQUE

1. LA VARIÉTÉ DES SIGNES

1.1 *La sémiotisation*

Chaque représentation mentale est susceptible d'être manifestée linguistiquement de multiples façons. Le phénomène est général, même si chaque LN a ses solutions spécifiques.

Soit l'intention, à 8^{00} , de dire que l'activité de *courir* a eu lieu entre 7^{00} et 7^{30} :



v = point de visée de l'énonciateur.

En fonction des choix énonciatifs qui sont faits, diverses solutions linguistiques apparaissent, pour une langue donnée, ici le français :



a = morphosyntaxe liée : *je cours*

b = morphosyntaxe plus libre : *j'ai couru, j'ai déjà couru*

c = recours à des éléments grammaticaux : *je ne cours plus*

d = recours à des éléments lexicaux restreints (« auxiliaires ») : *j'ai fini de courir*

e = recours à des procédés de plus en plus libres : *quant à courir, c'est terminé.*

Dans la mesure où ces séquences renvoient à un même schème au niveau conceptuel, elles sont parasynonymiques.

Les morphosyntaxes liées seront enregistrées dans toutes les grammaires ; à mesure que les degrés de liberté augmentent, les prises en considération diminuent. Le caractère non fini des inventaires onomasiologiques décourage les descripteurs.

1.2. Le signe minimal

Ce statut de « minimal » dépend de la langue considérée.

Dans une langue indoeuropéenne, on doit distinguer :

— le **morphème** ou signe non-analysable :

-fauteuil-, -dans-, -march-

— le **mot** ou unité construite indépendante :

fauteuil, fauteuils, dans, marcher, marchons, marcheraient, remarquer

— la **lexie** ou séquence de mots mémorisée comme signe individualisé :

fauteuil, dans, marcheraient, antinucléaire, au milieu, faire la paire, juge de paix, par extension ;

on peut y inclure la **phraséologie** :

on doit lui rendre cette justice, à des prix qui défient (défiant) toute concurrence, etc.

En chinois, le « caractère » recouvre la distinction entre morphème et mot, mais la lexie existe :

nián = année

niánqīng – jeune (« année-léger »)

niánmài = vieux (« année-entrer ») (esp. *entrado en años*).

2. LEXIQUE ET GRAMMAIRE

Les deux ouvrages traditionnels dépositaires d'une langue sont le dictionnaire et la grammaire. Mais l'un fait obligatoirement référence à l'autre. Une lexie entraîne un certain nombre de pressions, sémantiques ou syntaxiques, sur son entourage (reactions, sélections, affinités...).

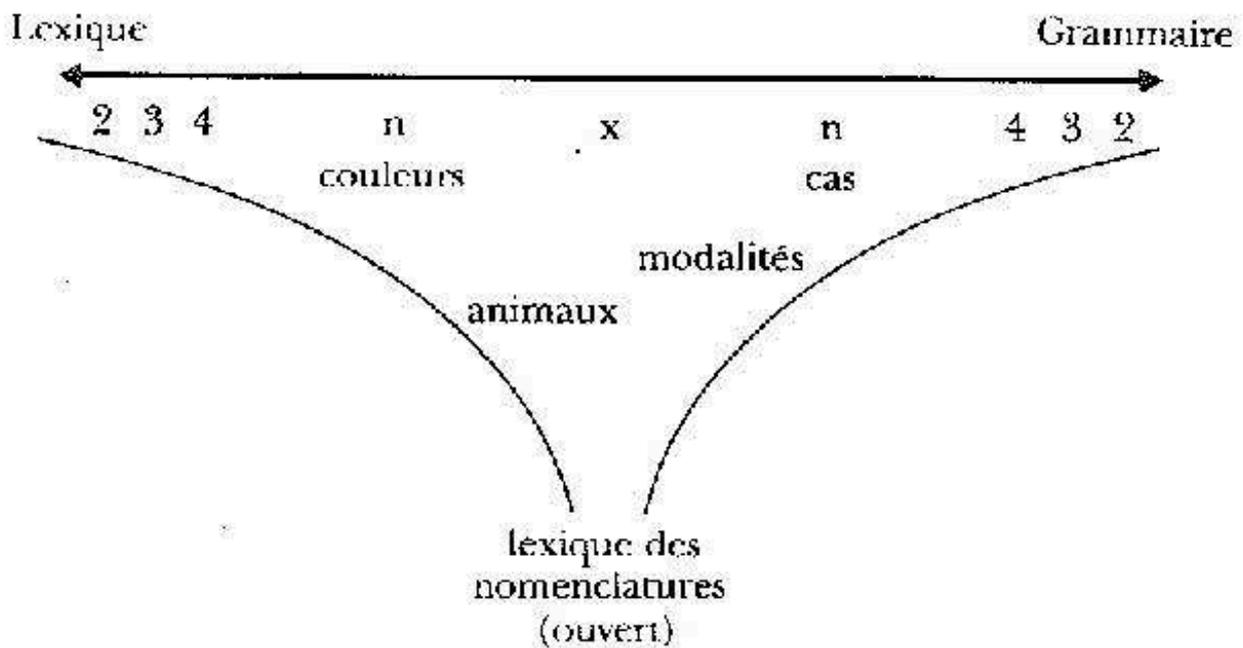
Les paradigmes grammaticaux sont généralement bien définis, surtout s'ils appartiennent à la morphologie liée : les formes *table/tables* épuisent les possibilités, ce qui n'implique pas que, sur le plan sémantique, ce « singulier » et ce « pluriel » représentent la totalité des intentions de « nombre » (comment s'exprime le non-nombre : « il n'y a pas de *table(s)* » ?).

L'inventaire formel se limite souvent à trois ou quatre variables, mais dès qu'on entre en morphosyntaxe libre, la quantité croît rapidement (par ex. le nombre des prépositions, en y incluant les lexies complexes).

Du côté du lexique, les inventaires réduits sont liés à des micro-systèmes sémantiques comme *jour/nuit*, *homme/femme/enfant*, *très bien/bien/assez bien/passable*, allant d'expériences générales à des circonstances culturelles très particulières.

On notera qu'un même terme peut appartenir à plusieurs paradigmes (*jour/semaine/mois/année...*; *femme/concubine/partenaire/compagne...*).

On peut représenter ainsi l'extension des paradigmes :



Au cours de l'histoire d'une langue, de nombreux mots lexicaux se grammaticalisent, par subduction, ou perte de plusieurs sèmes spécifiques. Par ex. *pendre*: *pendant* « qui pend » (« stabilité ») → *pendant* « concomitance dans le temps ». L'inverse existe également mais est plus limité: *pouvoir*, verbe modal → *le pouvoir en place* « les personnes qui ont du pouvoir ».

En voici quelques exemples :

LEX. ←————→ GRAMM.

(a) —————→

il a un chien
(lat.) *mente*

il a à sortir il a parlé
(esp.) *lenta y claramente*
(anc. arag.) *lentament*
et clara

il parlera
lentement et
clairement

la suite
carré

par suite de

ensuite
carrément

je vois la mouche

je vois que tu hésites

je vois que
tu as raison

(visible)

(mental)

(b) ←————

rendre son *devoir*
le *devant* de la scène

devoir partir

devant.

Il existe donc un continuum entre les morphèmes lexicaux (lexèmes) et les morphèmes grammaticaux (grammèmes).

3. L'ANALYSE STRUCTURALE

Nous rappelons ici quelques points, et renvoyons en particulier à l'ensemble des travaux de Eugenio Coseriu qui a mené le plus avant la réflexion théorique dans cette voie (9 à 12).

Le guide Gault Millau se dit apte à nous conseiller pour

<i>manger</i>	<i>goûter</i>
<i>souper</i>	<i>casser la croûte</i>
<i>déjeuner</i>	<i>bruncher</i>
<i>dîner</i>	<i>se restaurer.</i>

Telle est la décision paradigmatique des auteurs, qui constitue ainsi l'ensemble d'expérience à l'intérieur des possibilités floues de la langue. C'est alors seulement que peut s'appliquer l'analyse sémiotique différentielle qui est pratiquée, sous des noms variés, par la plupart des écoles linguistiques. On obtient ainsi les sèmes communs à l'ensemble et spécifiques à chacune des lexies.

Diverses manipulations permettent de dégager l'hyperonyme qui appartient à la série (*se restaurer* : cf. « La restauration en France » et, à un autre niveau de langue, *manger*) ou qui est autonome (*meuble* pour la série *armoire, table, buffet, fauteuil...*).

L'ensemble des relations qu'entretient une lexie avec d'autres lexies et avec les éléments de sens peut être figuré sous la forme d'un sémiogramme (64, p. 105).

Il est clair que cette démarche ne peut s'appliquer aussi aisément à la totalité du lexique. Dans le domaine technique par exemple, il y a lieu de recourir à un corpus adéquat. La *fiabilité* est définie dans le « Trésor de la langue française » par « qualité d'un appareil, d'un équipement fiable », et *fiable* par « dont le fonctionnement est régulier et sûr ». A cet usage banal, correspond un sémème léger.

Si l'on passe à un niveau supérieur de technicité, celui de la fiabilité d'un système, on a alors la glose suivante, beaucoup plus riche en sèmes : « la probabilité pour un système d'assurer sans défaillance une mission donnée pendant une durée donnée » (*La Recherche*, n° 183). On peut rendre cette définition plus dense, sous la forme « temps moyen de bon fonctionnement » qui, devenant autosuffisante, est siglée en TMBF et peut même se mettre en formule

$$\lambda = \frac{n}{Nh}$$

(« Grand dictionnaire encyclopédique », Larousse).

On voit ainsi la difficulté de l'étude intrinsèque d'un mot par rapport aux considérations relationnelles. Or les deux types de connaissance coexistent.

Une lexie est un condensé de sens, et toute glose en est une paraphrase qui en principe ne peut en expliciter toutes les composantes.

4. LA STRUCTURE INTERNE DU MOT

On a vu que le mot était une unité construite, intermédiaire entre le morphème, unité de construction, et la lexie, unité mémorisée de fonctionnement.

Gustave Guillaume (32 à 34) a bien présenté le principe de la chronologie interne de la construction du mot, en posant la lexigénèse qui apporte la matière lexicale, et la morphogénèse qui en fournit la forme. Les langues utilisent différemment cette possibilité : toutes ont une lexigénèse, alors que la morphogénèse peut aller de zéro (le chinois) à un nombre très élevé de manifestations (les langues à agglutination suffixale).

	matière	forme	
	spécifiée	généralisante	→
	-table-	-s	
quechua	<i>mikhu</i>	<i>sha- ra- ni</i>	« j'étais en train
(Cuzco)	« manger »	progr. passé « je »	de manger »

La langue procède à des intégrations successives :

-lait-	-s
-lait-ier-	-s
-prison-	-s
em-prisonn-	-er i ons.

Le latin a su intégrer plusieurs lexèmes :

su-ove-taur-ili-a

« sacrifice d'une truie, d'une brebis et d'un taureau »,

comme de nombreuses langues germaniques au niveau du syntagme composé :

alld. <i>sontags-rück-fahr-karte</i>	« billet aller-retour du dimanche »
angl. <i>bullet-proof sandbags</i>	« sacs de sable à l'épreuve des balles »,

pour atteindre un cadre syntaxique de plus en plus large où des démarcateurs montrent l'extension de la séquence :

tupi : « *n-ã- tyro- patokã - kwãã-naro- i* »

je linge laver savoir bien

(*n-i* est la négation disjointe)

cf. en fr. « *j-aurais-pu-ne-pas-avoir-voulu-l'-accepter* »

(comparer à *j'accepte*).

On peut parler dans tous ces cas de modèles compositionnels, ou **syntaxies**, s'appliquant de l'unité construite minimale (le mot) au syntagme intégré dont la forme varie suivant la langue considé-

rée, mais qui révèle toujours une intention d'intégration sémantique par rapport à de possibles constructions analytiques.

5. LA POLYVALENCE DES SIGNES

La correspondance biunivoque entre un signe et un « sens » n'existe dans aucune langue. On s'en approche dans les cas très particuliers de langages hautement techniques.

Voici quelques exemples de polyvalence.

5.1. Une polysémie naturelle

De nombreuses qualifications ou relations peuvent être appliquées aux trois domaines complémentaires du spatial (E), du temporel (T) et de ce qui n'est ni l'un ni l'autre et que nous nommons le notionnel (N). Une seule représentation mentale sous-tend ces trois applications. Il n'y a aucune raison de placer le spatial à la base, même si c'est ce domaine qui est le plus facilement imaginable :

E	T	N
le <i>haut</i> du village	le <i>haut</i> Moyen Age	la <i>haute</i> société
<i>sur</i> la table	<i>sur</i> ce	<i>surdoué</i>
<i>en</i> ville	<i>en</i> hiver	<i>en</i> grève

5.2. Les usages métaphoriques

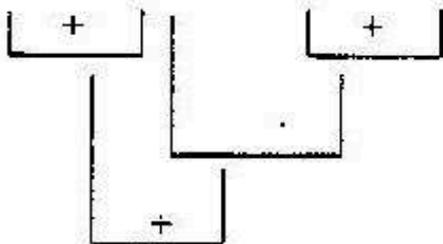
L'*orthosémie* est l'usage non-détourné du sens immédiat d'une lexie (chap. IX-1).

Cette opération pose beaucoup de problèmes, car elle ne peut se faire que dans de bonnes conditions. Le signe *baleine* , ainsi isolé (ce qui est exceptionnel), fera penser au mammifère aquatique parce

qu'il occupe une place importante dans l'actualité écologique par exemple. Mais d'autres acceptions peuvent être mobilisées si des environnements les sollicitent : « tige flexible » ou « toute personne grosse ».

L'isosémie est l'harmonie sémantique établie entre plusieurs lexies. Ainsi en est-il de :

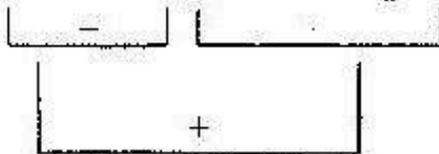
« l'enfant boit un verre de lait. »



Toutes ces relations prises deux à deux sont « satisfaisantes » et ne posent aucun problème d'interprétation.

Par contre dans

« ce moteur mange beaucoup d'essence »



on a une anomalie (anisosémie) dans les relations « un moteur qui mange », « manger de l'essence », et cependant, globalement, l'énoncé est banal en français parce que deux métaphores portant sur *manger* ont été acceptées, puis généralisées et intégrées en mémoire.

En langue, *manger* a donc une combinatoire :

- orthosémique : / quelqu'un *manger* aliment /
 - métagosémique : / qq. chose *manger* qq. chose /
- (« le poêle *mange* du charbon, ce sport *mange* beaucoup de mon temps... »).

5.3. *L'infinité des paraphrases*

Une intention conceptuelle peut être dite de plusieurs façons, allant du « mot juste » (l'orthonyme) à la périphrase ludique. On trouvera toute cette gamme dans les définitions de mots-croisés.

La *paupière* de l'œil sera pour le lexicographe « peau mobile qui peut recouvrir l'œil », et pour le cruciverbiste « fermée la nuit », utilisant à la fois un élément de la définition sémique, et une allusion à la lexie que l'on peut trouver, par exemple, sur la porte d'une pharmacie ou d'une station-service.

Ce jeu peut reposer sur une métaphore liée à une langue particulière et la traduction stricte devient alors improbable : « ne baille plus » → *ressemelé* (en parlant d'une chaussure).

5.4. *La polygraphie*

Le même signe peut s'écrire différemment, en ne modifiant que sa connotation : *cinq*, 5, *V*; *madame*, *Mme*. Le jeu graphique peut aussi intervenir : *cassette*, *K7*; *énergie*, *NRJ*; angl. *crossing*, *Xing*; it. *Vintimiglia*, *XXmiglia*.

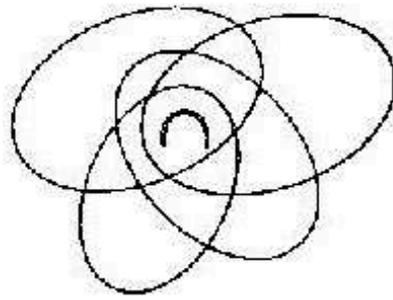
On doit considérer la « signature » comme une variante connotative (et plus particulièrement performative) du nom propre.

Le registre oral utilise parallèlement la polyphonie intentionnelle, à des fins de thématization ou de focalisation (chap. XV-6).

5.5. *La parasynonymie dynamique*

Les situations de choix multiples se présentent aussi bien dans le parcours onomasiologique que dans le parcours sémasiologique.

Devant un événement clairement observable on peut, au long de sa description, employer plusieurs lexies telles que *partir*, *sortir*, *quitter*, *s'en aller*, *claquer la porte*, qui seront en relation de parasynonymie, c'est-à-dire qu'au moins un sème leur est commun (le noyau sémique) :



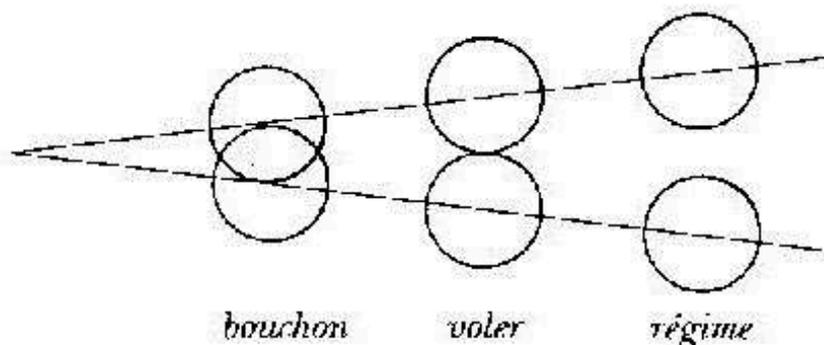
lequel peut être représenté ici par 

C'est ce qui sera nécessairement retenu par l'interprétant, sans préjuger des éléments secondaires que les circonstances de la communication lui suggéreront de sélectionner.

5.6. Polysémie et homonymie

L'homonymie est un cas de polysémie dont on ne voit pas la motivation (cette vision peut nettement varier selon la formation linguistique des intéressés).

Pourquoi dit-on un *régime* de bananes comme un *régime* alimentaire ? L'expression « mon portefeuille ne s'est pas envolé tout seul » permet-elle de penser que *voler* « dérober » et *voler* « dans les airs » entretiennent encore un lien ? Celui-ci sera plus net dans les acceptions de *bouchon*, se référant à la bouteille ou à l'autoroute. On constate à nouveau un continuum, aussi nécessaire à considérer en synchronie qu'en diachronie



A noter que l'ambiguïté n'existe que pour l'interprétant, et qu'elle est soit voulue par l'énonciateur, soit fortuite comme dans

« je n'ai aucune explication à donner »

qui veut dire soit

— je ne désire pas en donner (*avoir à* = devoir)

soit — aucune sorte d'explication ne m'apparaît (*avoir une explication*, en vue de la donner).

6. LA MOTIVATION DES SIGNES

6.1. L'absence de motivation

Un francophone n'a pas le sentiment que *érable* ou *moisir* puissent se rattacher à d'autres lexèmes de la langue, et il n'en voit pas de structure analysable. De même la séquence graphique *-eau-* de *eau*, *seau*, *beau*, *veau*, *sceau* ne joue aucun rôle sémantique.

Par contre, nous remarquons que pratiquement tous les verbes français en *-oir* expriment des modalités (*savoir*, *pouvoir*, *devoir*, *valoir*, *vouloir*, *voir*, *percevoir*... ; cf. chap. XV), et le phénomène a ses racines en latin (verbes en *-ēre*).

Le besoin de motivation est toujours puissant, et il s'exprime à travers les « étymologies populaires » et les faux rapprochements (du type *ouvrable*, de la série *ouvrier*, *œuvrer*, relié à *ouvrir*).

6.2. L'isomorphisme Sa/Sé (signifiant/signifié)

On a souvent remarqué qu'il y avait une corrélation entre la « marque » sémantique (un plus de sèmes) et une augmentation physique du signifiant :

chien / chienne
 gros / grosse
 pensons / pensions
 venir / ne pas venir
 partir / repartir.

On ne peut généraliser, mais il s'agit d'un exemple de la naturalité du comportement sémiologique.

6.3. *La motivation interne*

Il est possible que des éléments du mot soient identifiables. *Quinze* rappelle difficilement *cinq* (lat. *quindecim, quinque*), alors que *dix-sept* est explicite. *Carnivore* dit bien qu'il s'agit de manger de la chair, mais *végétarien* ne suggère que le végétal sans autre précision.

Lorsqu'une langue évite les emprunts, elle explicite la néologie avec ses propres éléments. En chinois, « bicyclette » se dit *zì xíng chē* c'est-à-dire « individuel-déplacement-véhicule ». Le mot *automobile* était déjà bien motivé, mais on l'a vite oublié.

Les **mixonymes** sont le résultat d'un mélange de signifiés parallèle à celui des signifiants. Paul Azoulay, nostalgique de l'Algérie, a écrit un roman intitulé « *La nostalgie française* ». Le désastre de Tchernobyl, qui a inquiété les habitants de Nogent-sur-Seine où se trouve une centrale nucléaire, a donné naissance à « *Tchernogent* ».

6.4. *Noyau sémique et signifiant*

La racine des langues sémitiques offre un bon exemple de la stabilité d'un noyau sémique (constante) à travers des séries dérivationnelles. Comparons ces mots français, reliés directement ou indirectement à l'arabe :

	<i>Salomon</i>
	<i>salama lec</i>
S-L-M :	<i>is lam</i>
	<i>musul man.</i>

Le même caractère graphique japonais *kyō* « enseigner » va se retrouver dans les combinaisons signifiant : « salle de classe, éducation, église ».

On remarque la variété des signifiants du français, comme dans la série suivante à travers laquelle on reconnaît sans peine un noyau sémique : *œil, voir, lunettes, télescope, regarder, miroir*, etc.

Lorsque l'on compare les signifiants des langues dans une perspective de possibles relations génétiques, il convient d'avoir à l'esprit ce type d'affinités, et donc de rechercher les lexies signifiant « *tabac, cigarette, fumer, cendrier, pipe* », etc., susceptibles de présenter un lexème commun.

6.5. *Motivations métaphoriques*

Dans de nombreuses langues s'établissent des séries métaphoriques à base d'anthropomorphisme. Des équivalences apparaissent entre les bras et les branches, les yeux et les fruits, les oreilles et les champignons (situation « le long », « sur le côté de »). Que l'on pense au tronc de l'arbre, au flanc de la montagne, au pied de la tour, à la bouche du métro. Les parties du corps servent de modèle d'organisation spatiale de la même façon que le lexique du tissage est appliqué au domaine de la parole (perdre le *fil*, un *tissu* de mensonges, la *trame* du discours, *couper* la parole).

6.6. *Rhétorique et jeux*

Nous citons pour mémoire la grande place qu'occupe dans le fonctionnement du langage le besoin de distanciation de ce qui est senti comme banal, plat, attendu. D'où les traités de rhétorique qui incluent les procédés jouant avec le signifié et/ou le signifiant des signes et des relations entre les signes. Cela va des tropes classiques à la rhétorique des jeux de mots (19) et aux exercices développés par l'OULIPO (58). Cf. chap. IX-1.3.

Chapitre V

LES MODÈLES SÉMANTIQUES

1. LES MODÈLES ABSTRAITS ET LES LN

Certains linguistes ont parlé de « grammaire spatiale », dont les figurations sont très iconiques, c'est-à-dire trop proches de la réalité observée. Il leur manque l'abstraction nécessaire à un niveau conceptuel utilisable. Beaucoup plus intéressantes sont les suggestions de Per Aage Brandt (4) dont les orientations sont souvent voisines des nôtres.

Considérons une relation mathématique parmi les plus simples :

« si $a > b$ et $b > c$ alors $a > c$ ».

Dès que nous exprimons cela en LN, par ex. :

« Jean est plus grand que Marius et Marius est plus grand que René »

il n'est que « possible » que Jean soit plus grand que René, car le mot *grand* est par nature polysémique, et une suite « mais Jean n'est pas plus grand que René » sera tout à fait acceptable, et sera même probable dans la mesure où on ne tient pas à dire des évidences. Le jeu sémantique est constant dans la pratique langagière.

Prenons à présent :

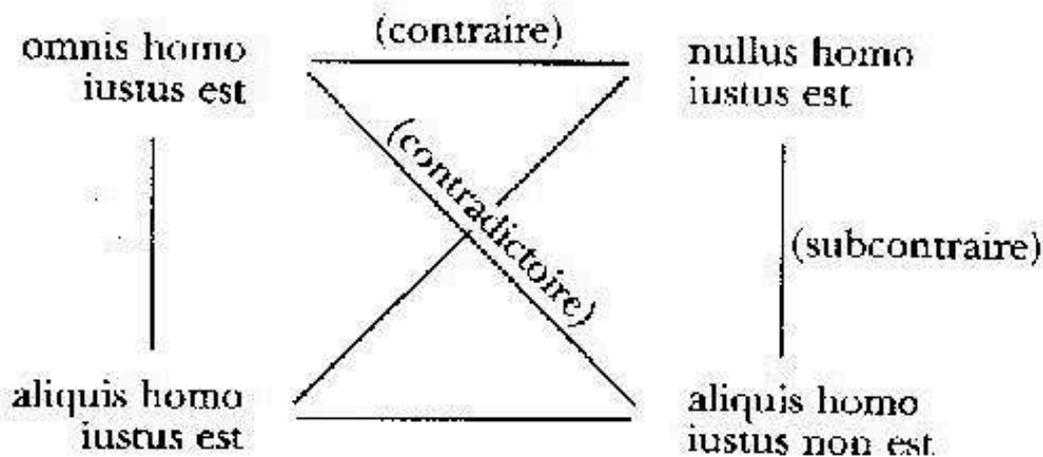
« $a + b = b + a$ ».

On sait que l'ordre de la linéarisation est très souvent significatif. *Pierre et moi, moi et Pierre* recouvrent des attitudes modales différentes.

2. LE CARRÉ ET LE CYCLE

2.1. Le carré logique

Soit le carré logique classique



jouant sur les deux paramètres de
« affirmation / négation »

et

« universel / particulier »

Lecture des contraires :

affirmation / négation
universelle / universelle

(« tout homme est juste » / « aucun homme n'est juste » ; à noter que la LN peut aussi dire : « tout homme est injuste » pour ce contraire, avec une valeur parasynonymique).

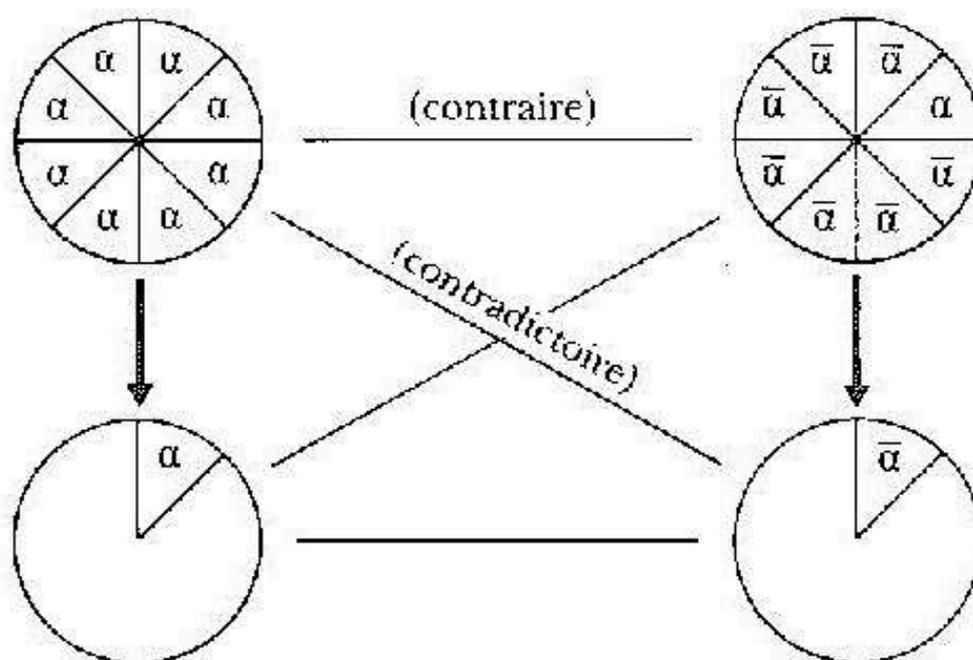
Lecture des contradictoires :

affirmation /v/ négation
 universelle particulière
 (« tout homme est juste » / « un certain homme n'est pas juste »).
 négation /v/ affirmation
 universelle particulière
 (« aucun homme n'est juste » / « un certain homme est juste »).

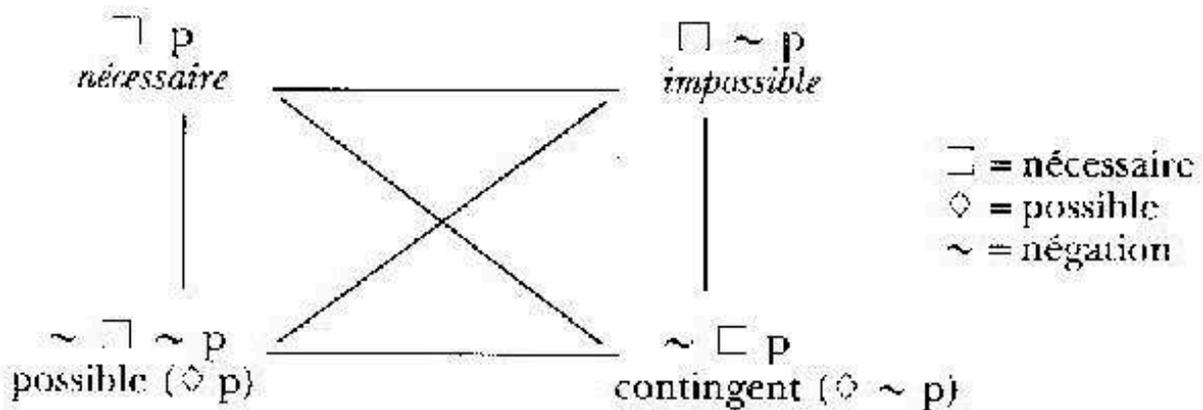
Lecture des subcontraires :

affirmation /v/ affirmation
 universelle particulière
 (« tout homme est juste » → « un certain homme est juste »)
 négation /v/ négation
 universelle particulière
 (« aucun homme n'est juste » → « un certain homme n'est pas juste »).

Nous proposons une autre présentation, plus pédagogique.
 Si *iustus est* est α , et *iustus non est* est $\bar{\alpha}$, on peut écrire :

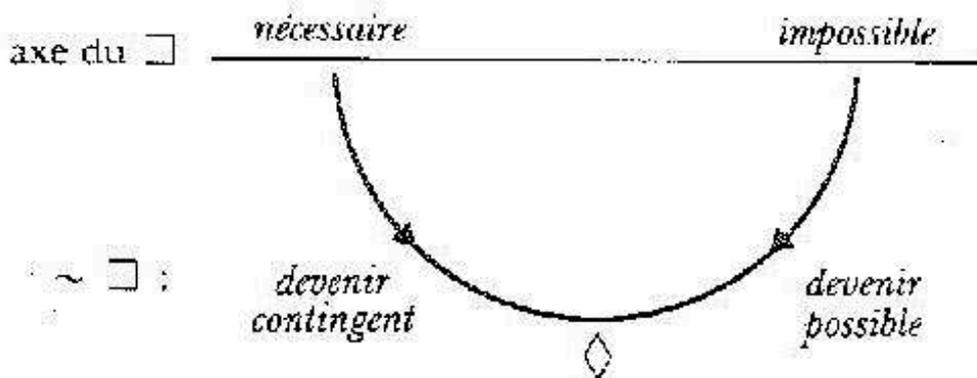


Soit cet autre carré logique (modalité aléthique)

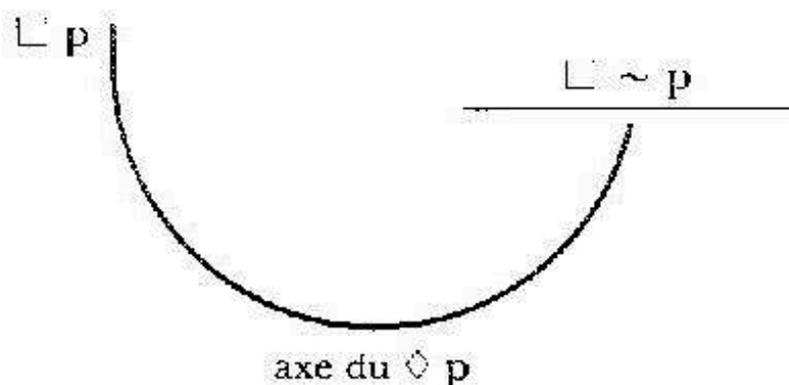


Cette équidistance figurée par ce carré est trompeuse. Il y a deux termes polaires, ponctuels, et deux termes médians, flous.

Une sémantique du continu aura plutôt recours à :



Si l'on entre en I.N, il est plus exact de dire que « tout ce qui n'est pas impossible est possible », en y incluant le nécessaire, et ainsi une asymétrie est créée :



La négation est également sujette à caution. Heureux les logiciens qui décident d'écrire « $\sim p$ » sans sourciller ! En I.N, il y a plusieurs solutions parasynonymiques, donc légèrement différentes :

« il y a des choses qui {
 sont *non*-admissibles »
 sont *in*admissibles »
 ne sont *pas* admissibles ».

Laquelle doit être prise en considération ? La réponse est qu'on doit raisonner métasémantiquement, ce qui nous renvoie au niveau conceptuel (ou noémique).

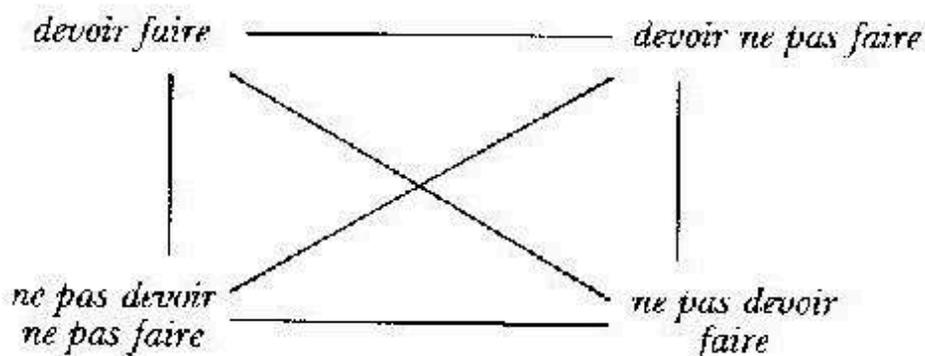
Le principe de contradiction est-il respecté dans cette propagande de l'Afrique du Sud :

C'est l'Afrique. Et ce n'est pas l'Afrique alors que tout interprétant n'y voit aucune difficulté, bien au contraire ?

Les logiques ont été constituées pour elles-mêmes, et certainement pas pour les langues naturelles. Il est souvent utile d'y avoir recours, comme on le fait avec profit dans le cas de la théorie des ensembles. Que l'on se reporte aux quinze pages très denses concernant les « logiques non-classiques » présentées dans l'*Encyclopaedia Universalis* (20) et on appréciera à la fois l'intérêt de certains modèles et le danger de vouloir y faire entrer de force des faits linguistiques.

2.2. Le carré sémiotique

Le carré sémiotique s'inspire du carré logique (30). Si on pose la modalité déontique, on a par exemple :



Cette mise en LN fait naître plusieurs questions, en particulier celles relatives à :

- la polysémie inhérente à *devoir* (chap. XV-5)
- l'incidence variable de la négation :
 - (i) ne pas « devoir faire »
 - (ii) ne pas devoir « faire ».

Ainsi

- (i) « l'obligation de sortir » ne m'est pas faite
- (ii) je ne me sens pas obligé de « sortir ».

Il y a certes parasynonymie, mais non synonymie totale entre les deux analyses.

Si on applique la même variation à *ne pas devoir ne pas faire*, on aura quatre façons de formuler la non-obligation :

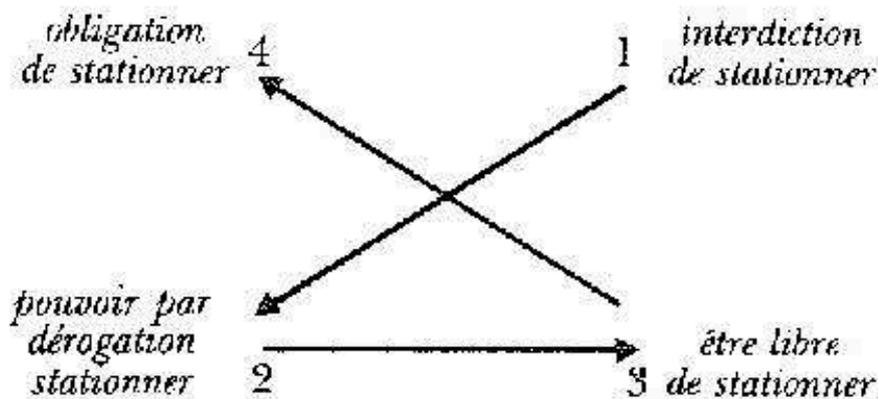
- (i) « l'obligation de sortir » ne m'est pas faite
- (ii) je ne me sens pas obligé de « sortir »
- (iii) « l'obligation de ne pas sortir » ne m'est pas faite
- (iv) je ne me sens pas obligé de « ne pas sortir ».

Dans tous les cas, il s'agit de « je peux rester » (tout l'espace entre « □ sortir » et « □ non-sortir ») mais modulé par quatre solutions parasynonymiques. Telle est aussitôt la complexité qui apparaît lorsqu'on passe en LN, même dans une perspective métalinguistique.

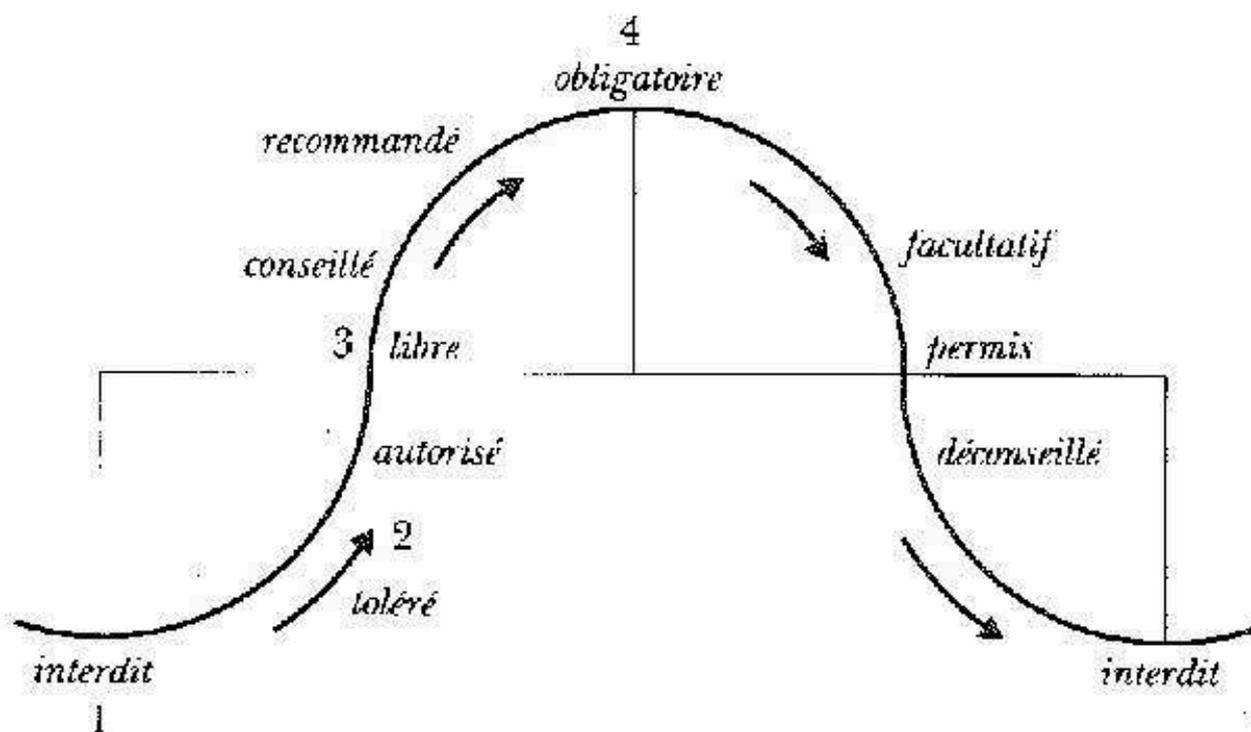
Une disposition cyclique permet de mieux suivre les évolutions qui caractérisent l'expérience du monde :

- je ne peux stationner sur le passage pour piétons (devoir ne pas stationner) ;
- le stationnement, généralement interdit sur les trottoirs est ici toléré (il n'est plus une obligation de ne pas stationner) ;
- le concept d'interdiction de stationner n'est pas en cause : le stationnement est libre ;
- bien que l'on soit libre, on conseille de stationner dans les parcs surveillés ;
- on est obligé de stationner dans les parcs surveillés.

Le carré donnerait :

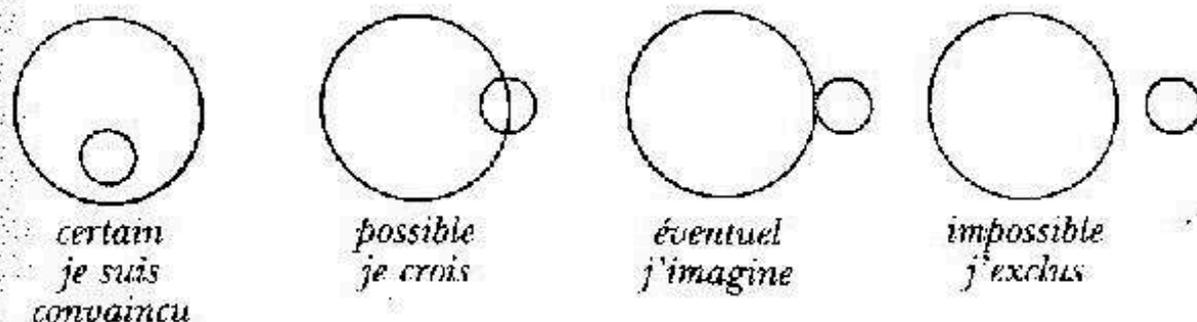


Le cycle permet de suivre autant d'étapes que l'on voudra du processus :

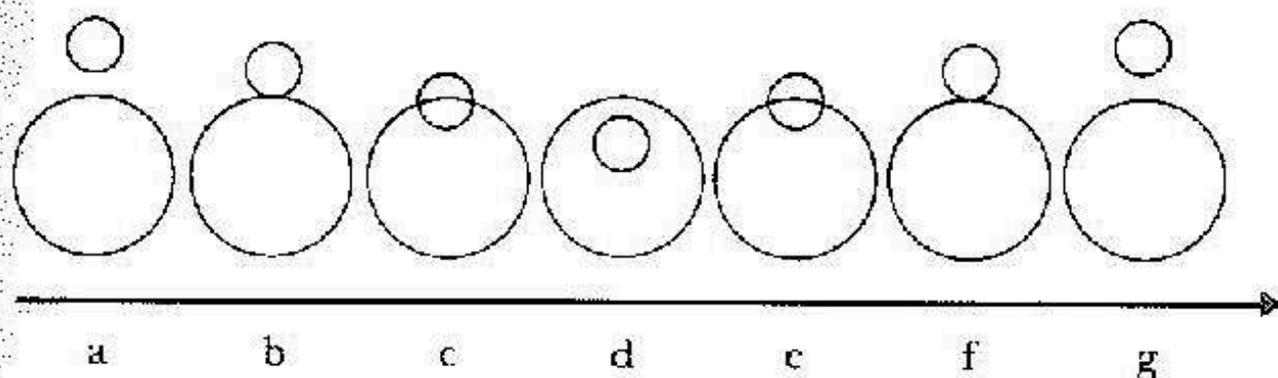


Ainsi s'établit une chronoexpérience :

- ce qui est autorisé pourrait être interdit ;
- ce qui était obligatoire peut devenir facultatif (pouvoir ne pas) ;
- on recommande fortement sans « aller jusqu'à » obliger ; et ainsi de suite.



Une version spatiale dynamique sera :



a = hors (de), à l'extérieur (de)

b = contre, au contact (de); lat. *ad*

c = (entrer) dans, en; lat. *in* + acc

d = dans, au centre (de), à l'intérieur (de); lat. *in* + abl

e = (sortir) de; lat. *ex*

f = (partir) de; lat. *de*

g = (s'éloigner) de; lat. *ab*.

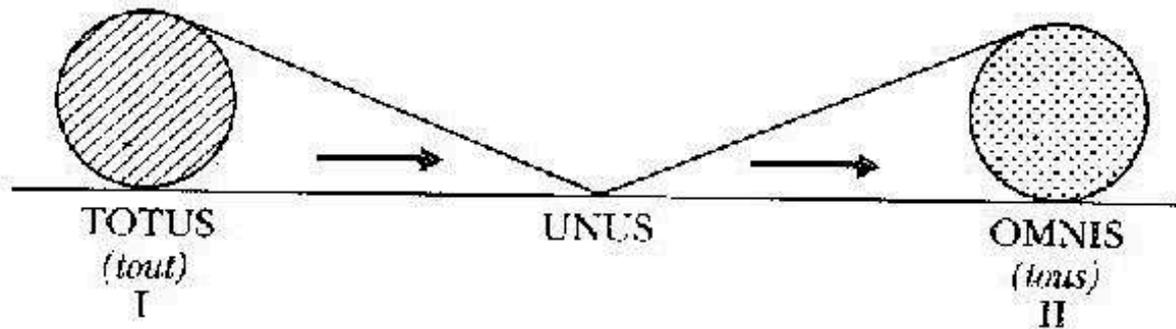
4. LE SCHÈME GUILLAUMIEN

Gustave Guillaume utilisait un schème dynamique binaire allant de l'Universel au Particulier et du Particulier à l'Universel, couvrant un vaste spectre de phénomènes linguistiques (cf. *TAL*, p. 33-41).

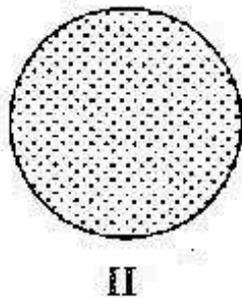
D'autres avant lui avaient eu cette intuition. Citons par ex. Destutt de Tracy qui propose le terme *concrétaire* pour le mouvement de l'esprit consistant à unir une qualité à son sujet (particulier), opposé à *abstraire* qui présente ces qualités séparées de tout sujet (généralisation). Ainsi *bon* donne naissance à *bonté*. Il précise en outre que « ces deux opérations opposées, *concrétaire* et *abstraire*, se trouvent tou-

jours réunies, et sont nécessaires toutes deux dans la formation de toute idée composée quelconque » (17).

Combinons le schème guillaumien avec la quantification. L'universel de départ est la totalité (lat. TOTUS). Le parcours particularisant, d'individuation conduit au UNUS. Si celui-ci est projeté par sommation des individus, on obtient la totalité analytique (lat. OMNIS).



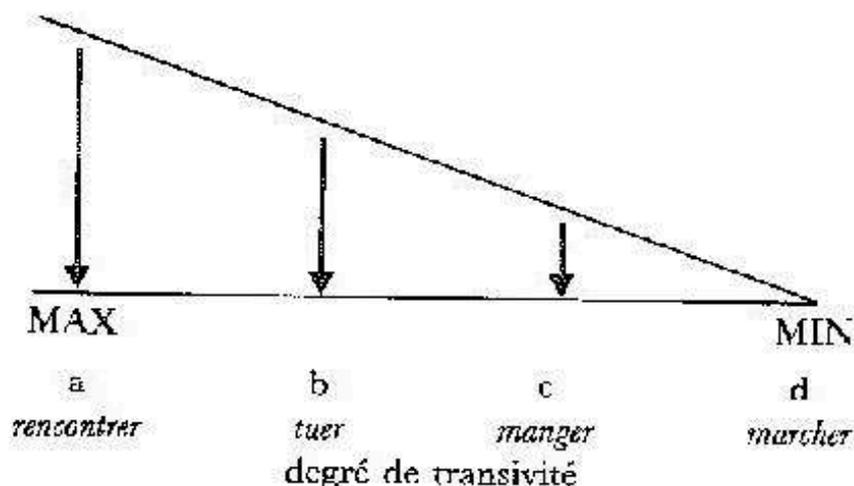
A partir de OMNIS, on peut alors saisir un certain nombre des composants :



- *chacun d'eux* (III^e totalité) (après parcours)
- *plusieurs, certains d'entre eux, quelques-uns d'entre eux*
- *l'un d'entre eux, l'un d'eux*
- *aucun d'entre eux, aucun d'eux*

Ainsi apparaît la **chrono-logie** de conceptualisation.

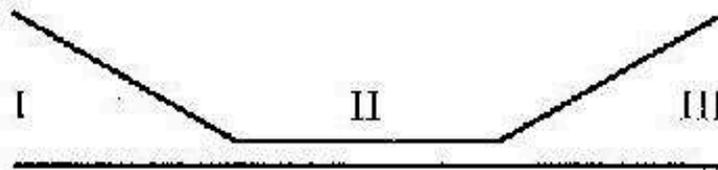
La transitivité est valablement figurée par un axe continu allant d'un maximum à un minimum (l'intransitivité en étant l'inverse) :



- a = concept exigeant un complément sémantique en français. Sinon on dit « faire une rencontre »
 b = peut entrer dans un contexte de généralisation : « Le plaisir de tuer », titre de roman
 c = concept désignant une activité fréquemment caractérisante du support : « il faut manger pour vivre »
 d = comportement autosuffisant (dit « intransitif »).

Ces axes de référence continus sont abondamment utilisés par l'école de Cologne (H. Seiler, 70, 71), en sémantique et même en syntaxe (Ch. Lehmann, 50).

Une des figures les plus générales est celle que nous nommons le trimorphe :



Il inclut les deux tensions du schème guillaumien, mais le seuil est élargi, maintenu, ce qui permet d'avoir les trois moments remarquables de ce cinétisme dans des séries extrêmement variées, mais homologues.

I	II	III
approche	présence	éloignement
<i>tendre (vers)</i>	<i>coller (à)</i>	<i>se séparer (de)</i>
<i>apprendre</i>	<i>savoir</i>	<i>oublier</i>
<i>se marier</i>	<i>vivre en couple</i>	<i>divorcer</i>
<i>arriver</i>	<i>se trouver</i>	<i>partir</i>
conjonction	jonction	disjonction
<i>et</i>	<i>ou</i>	<i>mais</i>
<i>à</i>	<i>en</i>	<i>de</i>
antériorité	contemporanéité	postériorité
<i>avec</i>	<i>avec</i>	<i>sans</i>
(angl.) <i>with</i>	<i>with</i>	<i>without</i>

5. L'APPORT DE RENÉ THOM

En lisant les *Modèles mathématiques de la morphogénèse* (77), nous avons été frappé par le souci de René Thom de donner des exemples linguistiques liés à la théorie des catastrophes savamment présentée. Nous avons tenté de l'exploiter à des fins de représentation mentale des événements, en sous-catégorisant les schèmes, en les enrichissant, afin d'aboutir à une grille plus proche de la complexité des faits de langage (cf. *TAL* p. 76-96). Le grand problème était de « réconcilier l'intuition immédiate du continu avec la générativité — nécessairement discrète — des opérations » ; « dans la mesure où l'on peut géométriser les processus porteurs de signification, en les rendant inertes, ceux-ci peuvent être soumis à une combinatoire qui échappe complètement aux catégories traditionnelles du sens et c'est justement ce type d'analyse que permet la géométrisation associée à la théorie des catastrophes. Par exemple, on pourrait donner une description géométrico-algébrique du verbe « capturer », ce qui selon moi serait un notoire progrès conceptuel » (*Paraboles et catastrophes*, p. 159 et 161).

Cette dynamique de l'événement commence au niveau de l'existence, figurée avec bonheur par R. Thom au moyen d'une ligne, donc un espace qui occupe du temps en continu — — — — —. Cette vision recoupe celle de A.N. Whitehead qui disait parfaitement : « La persistance d'un bloc de marbre est un événement. La nature se présente à nous comme un devenir » (68, p. 43).

Tout ce qui suit sera fortement inspiré de ces options théoriques, développées de son côté par Jean Petitot dans plusieurs travaux récents (60 et 61).

DEUXIÈME PARTIE

Conceptualisation
et
universaux

Chapitre VI

DE LA PERCEPTION A LA CONCEPTUALISATION

1. LES DEGRÉS DE PERCEPTION

Le « monde référentiel » désigne aussi bien ce que je vois réellement par mes yeux, ce que j'entends réellement par mes oreilles, que ce à quoi je me réfère dans ma mémoire ou dans mon imaginaire. A tout moment de mon fonctionnement linguistique (t_0), je suis en prise directe avec du référentiel (\mathcal{R}) vu, rappelé ou imaginé.

Devant une carte postale représentant une vue aérienne de Paris, il y a des milliers de formes discrètes qui sont latentes. Une perception va me signaler un certain nombre d'entre elles, les plus marquées probablement, comme la Seine et certains monuments : elles sont **saillantes**, elles se détachent sur un fond non retenu.

Si je veux montrer à un étranger la gare Montparnasse, elle devient **prégnante**, car elle représente pour moi un intérêt de premier plan dans ma recherche.

Sur un continuum allant de l'imperceptible (existant, mais hors de la vue humaine) à l'évident (ce qui saute aux yeux), on peut distinguer :

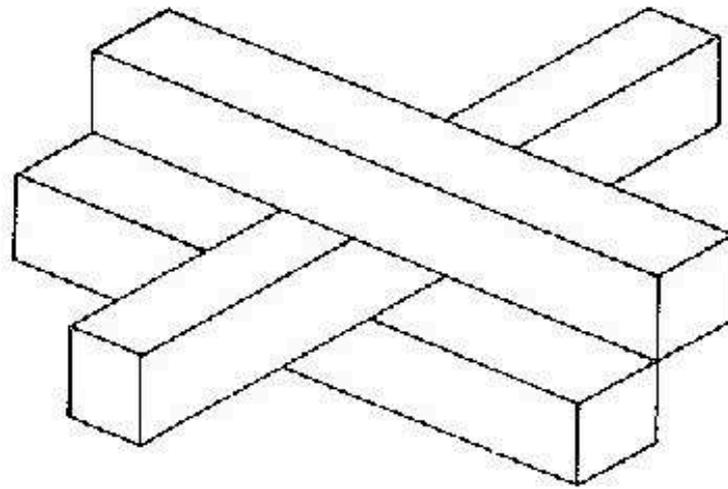


Si je recherche dans un texte tous les mots commençant par un *h*, j'aurai en tête comme un filtre **prégnant** l'image de *h*, *H*, et dès que j'en rencontrerai, un recouvrement aura lieu. On sait combien il est difficile de faire usage de plusieurs filtres à la fois.

Les psychologues utilisent fréquemment les images ambiguës, tels les profils symétriques qui dessinent un vase dans leur intervalle, ou les cubes noirs et blancs dont la perspective de profondeur peut varier.

Dans ce cadre s'expliquent les mauvaises interprétations de discours lorsque le récepteur a adopté, consciemment ou non, un filtre sélectif (pouvant conduire à la paranoïa).

Il se peut également que ce que je perçois clairement résiste à une conceptualisation satisfaisante. Tel est le cas des figures impossibles (les « non-choses ») imaginées et dessinées par ex. par M.C. Escher :



(In E. Ernst, *L'aventure des figures impossibles*, Berlin, 1990.)

2. LA RECONNAISSANCE DES FORMES

La perception, dynamique, ayant joué son rôle, il va y avoir **conceptualisation**, c'est-à-dire mise en place d'une représentation mentale qui sera la base d'un choix sémiologique : LN, dessin, geste...

Les concepts et les schèmes vont être les supports des scènes mentales créées par l'énonciateur et à recréer par l'interprétant.

Nous avons signalé le composant souvenir (mémoriel) qui naturellement joue un rôle essentiel dans la conceptualisation. L'exem-

ple le plus net est celui de la re-connaissance (ou rétro-connaissance) des formes.

Je vois un **A**, un **a**, un **α**, un **À** et je dis que c'est un /**A**/.

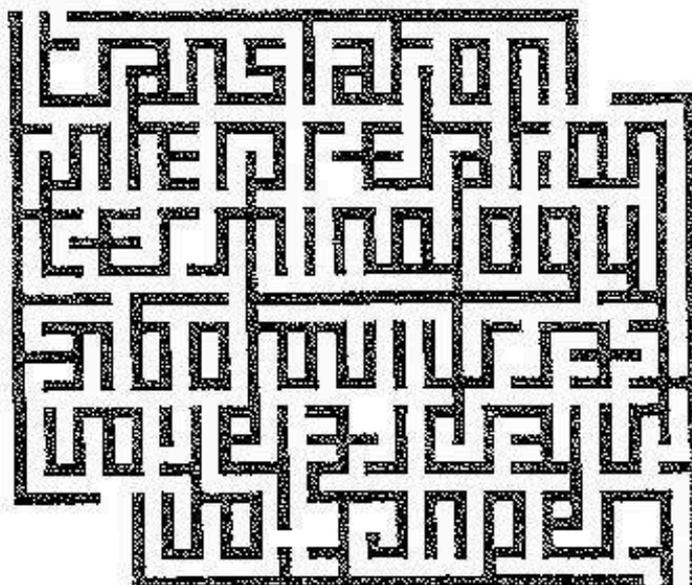
Des formes très variées d'un meuble présentant un certain nombre de caractéristiques en commun peuvent être désignées immédiatement comme *tables*. Ce sont les « noms communs » qui ont cette faculté de pouvoir avoir une infinité de référents, grâce à ce remarquable don d'abstraction, dit conceptualisation.

Le « nom propre » apparaît comme une désignation directe, du référent unique (ou voulu tel) au signe. La lune, malgré ses phases, reste une entité unique dans la volonté de désignation ; mais la découverte d'autres lunes complique la description : tout dépend du niveau auquel se placent les interlocuteurs.

On peut donner une idée du travail mental interprétatif dans le cas de graphies incomplètes :

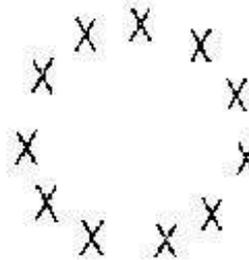
○ ○ ↑ D L E T

ou de graphies stylisées :



En retournant la page, le texte anglais apparaît en français. (Bureau canadien de traduction, Ottawa.)

Tous les lecteurs verront les croix de ce dessin :



mais les hiérarchies de conceptualisation apparaîtront dans les discours immédiats qui seront émis :

- « des croix en forme de cercle »
- « un cercle fait de croix »

avec toutes les variantes. Il y a une liberté de parcours conceptualisant que l'on retrouvera constamment dans la suite (voir en particulier la diathèse, chap. X).

3. LA RECONNAISSANCE DU SENS

Comment des discours différents peuvent-ils être considérés comme équivalents, c'est-à-dire *parasynonymiques*? Cela suppose qu'on se libère des mots et des structures textuelles, pour atteindre un niveau indépendant des LN.

Dire

Tel père, tel fils

n'implique pas qu'on se limite à un père et à un fils. Ce qu'on retient c'est la relation entre ce qu'on sait de tout père par rapport à tout fils, donc la filiation génétique, l'hérédité, la conservation probable de caractéristiques du père dans le fils.

La filiation peut être animale :

esp. *Cual el cuervo, tal su huevo*
(le corbeau et l'œuf)

ou végétale :

De doux arbres, douces pommes.

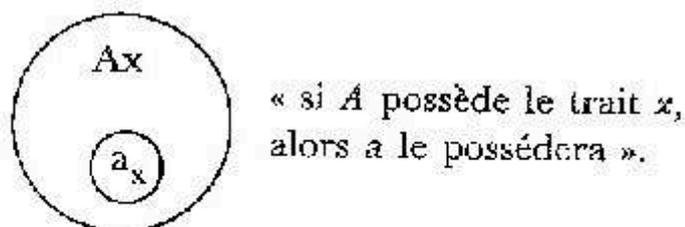
En poursuivant, on atteint non pas une filiation biologique mais simplement une similitude fondée sur la relation « tout/partie » :

esp. *De tal palo tal astilla*
(le bois et son écharde).

Tous ces proverbes sont **équivalents** dans la mesure où malgré les concrétisations spécifiques (souvent culturelles), la relation (intersection de haut niveau d'abstraction) entre les deux termes est de même nature :

A	\Rightarrow	a
source		conséquence de la source

ou encore :



La bonne traduction dans une autre langue devra conserver ce schème relationnel, quelles que soient les solutions lexicales.

4. LE MODÈLE PROTOTYPIQUE

Le nom propre est intentionnellement monoréférentiel : *Jean-Charles Levaillant* veut être unique dans un domaine de connaissance. Sa représentation visuelle sera sa photographie.

Le nom commun renvoyant à une infinité de référents, toute représentation visuelle devra s'abstraire des spécificités de chaque

occurrence de l'ensemble et offrir un compromis entre le trop général et le trop particulier. Elle sera plus ou moins l'idée banale que je me fais de la chose, dans sa plus grande normalité.

Ainsi une chaise sera debout, et non renversée, le soleil sera rond et non à moitié caché par un nuage.

Sur un panneau de signalisation routière, la traversée possible de gibier sera figurée par un cerf bondissant, parce qu'il fallait bien choisir un animal, et que le cerf type se reconnaît facilement.

La métonymie et la métaphore sont également fondées sur le sentiment prototypique : la tour Eiffel pour Paris, « la tête et les jambes » pour désigner les intellectuels et les sportifs, etc.

La langue elle-même déclare ses propres prototypes dans les comparaisons généralisantes :

- « gras comme un pape »
- « brillant comme un sou neuf »
- « fier comme Artaban »
- (cf. « avoir un appétit d'oiseau » = très faible)

ou dans les tournures :

- « X a la forme d'un *œuf* »
- « X a la forme d'un *poisson* »
- (et non d'un « *mammifère »).

A noter également le changement de perspective impliqué par le degré de savoir sur les choses :



En 1, « je cherche un *crayon* pour noter ton adresse », c'est la représentation prototypique qui est en moi.

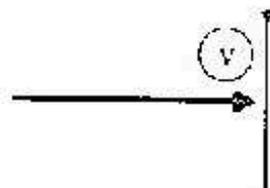
En 2, « je cherche le *crayon* que tu m'as offert », c'est le souvenir défini du crayon qui est en cause (cf. la détermination, chap. XI).

5. LA MÉTAPHORISATION

Toute langue a lexicalisé des images qui, sous une forme culturalisée, évoquent des comportements généraux.

Lorsque l'on est dans l'incertitude sur la façon dont on va dire les choses, on peut avoir recours à la lexie *tourner autour du pot* en visualisant la démarche spatiale, homologue du parcours modal. Le contraire serait *aller droit au but*.

Le verbe *arriver* a, en français, une polyvalence remarquable. Conceptuellement, il peut se représenter ainsi :



En fonction de la matérialisation de la limite (matière notionnelle), on obtient :

- avec un événement : *il arrive qu'il neige*
- avec un lieu : *Jean arrive au Lycée*
- avec une proposition modale : *Je n'arrive pas à y croire.*

Pour indiquer des extrêmes doubles et complémentaires, le français a sélectionné les limites verticales d'une pièce d'habitation : le prix *plafond* et le prix *plancher*.

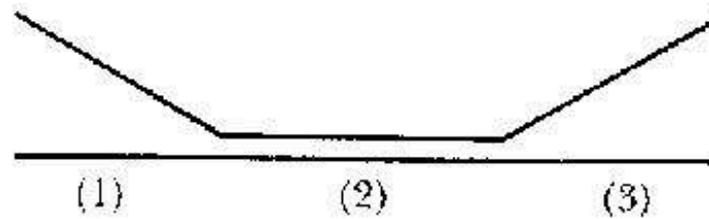
C'est dans le virtuème de ces mots que se fixent ces valeurs disponibles, entrées dans la langue.

Ainsi la *locomotive*, où réside toute la force, la puissance qui entraîne le train, sera apte à désigner toute entité dotée de ces caractéristiques : « Pierre est une locomotive pour ce projet », « Nous avons un moral de locomotive : nous sommes devant, les autres suivent ».

Un schème mental peut être sous-jacent à la métaphorisation. On comprendra facilement que la relation de proximité, dans son dynamisme, soit fréquemment exploitée :

- | | |
|--|------------|
| <i>Rapprochement entre Paris et Rome</i> | (1) |
| métaphore | métonymies |
| <i>Le rêve que j'ai caressé</i> | (2) |
| <i>L'économie s'envole, décolle</i> | (3) |

Le rendement du schème trimorphe



a déjà été évoqué.

Les métaphores peuvent être suivies, mises en parallèle et on peut parler de synesthésie. La relation $\frac{\text{fond continu}}{\text{quelque chose}}$ est développée dans plusieurs oppositions par F. Ponge (L'insignifiant) :

<u>l'azur</u>	<u>le silence</u>	<u>une page blanche</u>
un nuage	une théorie	un écrit

Un exemple de correspondances culturelles :

<i>art roman</i>	<i>art gothique</i>
rural	citadin
arrondi	pointu
tolérance	agressivité
douceur	force
maternel	paternel
(yin)	(yang)

Voir des séries isosémiques dans *TAL*, p. 26-27.

6. MÉMOIRE ET ACTIVITÉ MENTALE

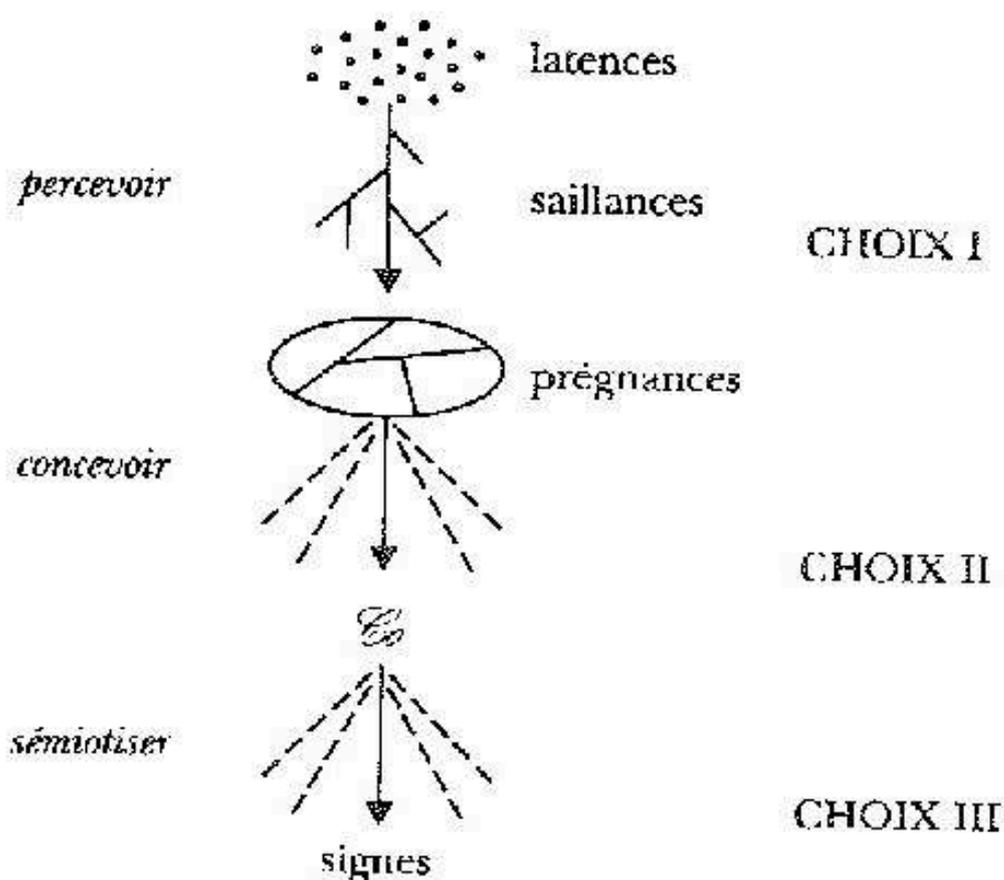
Il peut arriver qu'après avoir ouy un discours, dont nous aurons fort bien compris le sens, nous ne pourrions pas dire en quelle langue il aura été prononcé.

Descartes, *Traité de la lumière*, 1664.

Qu'est-ce donc que la mémorisation devenue indépendante des langues naturelles ? Nous nous limiterons à citer ces quelques pro-

pos de J.P. Changeux : « c'est un psychologue, Donald Hebb, qui a avancé le premier cette idée : une représentation mentale s'identifie à l'entrée en activité concertée d'une "assemblée" de neurones ; ... ils composent une image qui ressemble un peu à ce que reçoit votre rétine. Mais d'autres neurones sont aussi en activité dans votre cortex frontal, parce que la vue de mon visage suggère chez vous d'autres pensées. [Dans le cas d'un souvenir, il sera fait appel] à des fragments de cet ensemble. Il vous manquera des pièces du puzzle. Ce qui vous donnera de moi une image mentale incomplète ; ... on peut imaginer que des changements moléculaires au niveau des connexions de neurones laissent ouvert ou fermé le passage de l'influx nerveux. Ce qui formerait des configurations latentes, prêtes à être réactivées » (entrevue dans « L'Express », n° 2023, avril 1990).

La liberté de choix de l'énonciateur intervient à tous les niveaux, naturellement dans les limites des possibilités psychophysologiques au départ, sémiotiques à l'arrivée.



Chapitre VII

CONCEPTS, NOÈMES ET UNIVERSAUX

1. LE PENSABLE ET LE PENSÉ

1.1. *Les représentations inévitables*

La comparaison des langues révèle qu'elles sont bien évidemment toutes différentes, mais aussi qu'on y retrouve bien des caractéristiques en commun. Aucune langue isolée d'Amazonie ou de Nouvelle-Guinée n'a déconcerté totalement le linguiste. On n'a jamais découvert de langue atypique. Si le lexique doit être estimé en fonction de l'adéquation au milieu, la syntaxe présente les grands traits que l'on retrouve, sous des formes variées, un peu partout. C'est d'ailleurs parce qu'il existe ces ressemblances qu'on est en droit de comparer les langues et d'en établir la typologie différentielle.

Les ethnolinguistes ont tenté d'établir des listes de concepts fondamentaux à des fins comparatives. Les cent ou deux cents termes de M. Swadesh (49) donnent une idée des notions fréquemment utilisées dans les cultures, mais elles sont présentées sans organisation systématique. Partant d'une vaste expérience lexicologique, I. Mel'čuk (57) dégage plusieurs catégories permettant de caractériser de nombreuses propriétés du lexique.

Sous le nom de « relation conceptuelle », J.F. Sowa (74) donne une liste alphabétique de 37 entrées, chacune ayant son intérêt, mais l'absence de hiérarchies ou de justification par un réseau laisse perplexé. D'autres linguistes nord-américains ont élaboré des listes de concepts fondamentaux.

Depuis plusieurs années, A. Wierzbicka tente d'établir une liste de concepts « primitifs » dont on pourrait dériver le reste du conçu. En 1989, elle en propose une quinzaine (84), en suggère six ou sept autres, puis elle passe à 27 ou 28 et les met en relation avec un certain nombre de catégories sémantiques : « *say/predicate* ; *know/evidentiel* ; *this/definitness* ; *imagine/irrealis* », etc. L'essai ne manque pas d'intérêt, mais nous pensons qu'on pourrait plus aisément, à l'inverse, partir de catégories grammaticales « inévitables », pour y faire correspondre un mot de la langue avec valeur métalinguistique. « Inchoative » est un composant de déroulement d'un procès, mais ne peut correspondre à *become* qui évoque le passage d'un état¹ à un état², et ainsi de suite (chap. XIII-4).

Il paraît adéquat de distinguer les concepts généraux (CG) et les concepts universaux (CU). Les premiers recouvrent les êtres et les choses du monde (perceptions discrètes du monde), ainsi que les propriétés et les activités inévitables (expériences communes aux humains). Les seconds sont les représentations relationnelles, abstraites de l'expérience, mais dont les traces linguistiques prennent des formes très variées dans les LN.

1.2 Les concepts généraux (CG) ou « concepts »

Partout dans le monde, l'homme a conscience de son existence, de son mode de vie, de ses pensées, de la nature.

L'homme et la femme forment le couple complémentaire nécessaire, l'unité dualisée qui est à la base même de toute catégorisation. Le troisième terme, l'enfant, aura son analogue dans l'abstraction grammaticalisée : « mâle/femelle//neutre ». De même les deux unités de départ forment le duel (vision unique), et au-delà commence la notion de pluralité.

La grammaire n'est qu'une abstraction généralisante de l'expérience humaine.

L'homme vit à l'abri, dans une habitation. Il est dedans ou dehors, il y entre ou il en sort, ou bien il y reste. Tout le système de la localisation est ici en puissance.

Il agit sur le monde en chassant, pêchant, cueillant, cultivant et en mangeant ces produits.

Dans le cycle de la journée, il est debout, couché, assis ou parfois allongé dans un hamac. On s'attend donc à des lexies spécifiques de ces positions et celles-ci ont des destins très variés selon les langues (elles deviennent par exemple auxiliaires modaux ou aspectuels : cf. lat. *esse, stare, sedere, iacere*).

La nature qui entoure l'homme a ses évidences : le soleil, la lune, l'eau, la terre, le feu, les plantes, les animaux et tous les produits qu'il peut manufacturer.

Il crée dans son esprit ce qu'il ne voit pas dans le monde, et porte un jugement sur ce qui est.

Dans chaque civilisation le « soleil » aura son halo associatif, mais le noyau désignera le même astre. On retrouve régulièrement cette association entre

« constante + variable »

qui permet à la fois de comparer et de différencier.

À titre d'illustration, on pourrait regrouper ces CG sous quatre grandes rubriques :

les êtres	les choses	les propriétés	les activités
<i>homme</i>	<i>maison</i>	<i>léger</i>	<i>regarder</i>
<i>poisson</i>	<i>soleil</i>	<i>jeune</i>	<i>marcher</i>

Tous ces concepts, ici écrits en français, ont une composante naturelle (expérience commune) et une composante culturelle (des éléments spécifiques selon le lieu et le temps).

1.3 Les concepts universaux (CU) ou « noèmes »

a / Il existe un « univers des formes » commun, à un certain niveau d'abstraction, à toutes les langues.

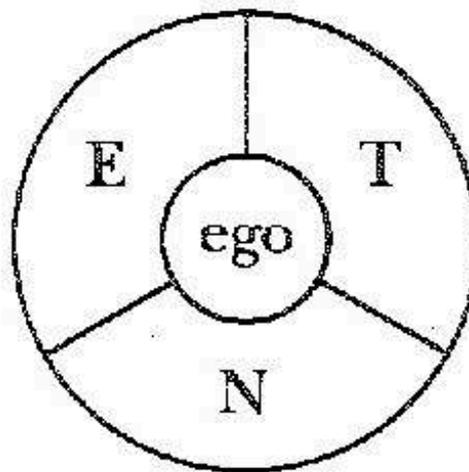
Kl. Heger (37) a bien fait la distinction entre les concepts issus d'observations généralisées et les noèmes qui sont une construction théorique (à des fins éventuelles de *tertium comparationis*). G. Lakoff a recours à un « image schema » représentant des relations fondamentales proches de celles que nous présentons (43).

b / L'expérience du temps a toujours séduit le philosophe, le psychologue et le linguiste. La part de la conceptualisation culturelisée est certes importante, mais le temps aura toujours deux caractéristiques inéluctables :

- il est naturellement irréversible (il le devient par l'imaginaire),
- il s'impose à l'homme.

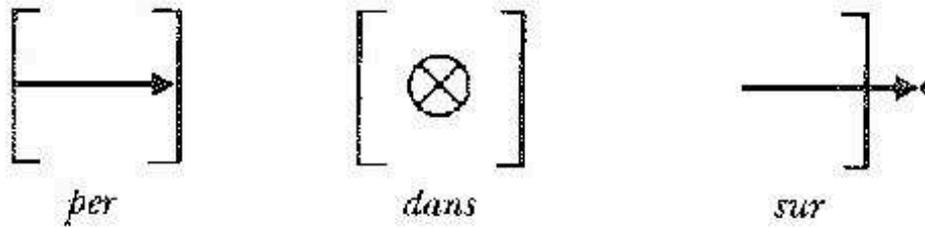
L'homme subit le temps, alors qu'il peut dominer l'espace. Le temps t_0 est consubstantiel à la pensée. L'avant et l'après ne peuvent être vus qu'à partir de t_0 . « Où êtes-vous ? » a du sens, « Quand êtes-vous ? » n'en a pas, à moins d'entrer dans la fiction.

c / A partir de l'ego s'organisent les trois champs d'application : spatial, temporel et notionnel.



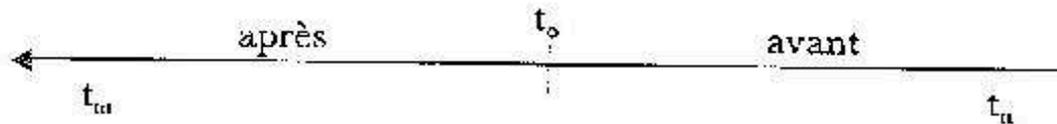
E	T	N
lat. <i>per forum</i>	<i>per hos dies</i>	<i>per uim</i>
<i>pereger</i>	<i>pereunis</i>	<i>perexiguus</i>
fr. <i>dans la</i>	<i>dans la</i>	<i>dans l'embarras</i>
<i>maison</i>	<i>matinée</i>	
<i>surimpression</i>	<i>surlendemain</i>	<i>surarmer</i>

L'image mentale est unique :



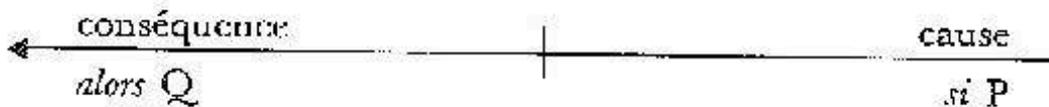
et si elle est représentable visuellement cela n'implique pas que la spatialité domine, comme le voudraient les partisans du « localisme ». Il convient de prendre le terme **topologie** avec une valeur uniquement relationnelle, applicable aux trois champs E/T/N.

d / Le repère de l'*ego-t₀* permet de considérer l'avant et l'après :



et d'y fixer des repères secondaires en nombre non-limité, pour des constructions aspectotemporelles.

Une application notionnelle de cette vision est la source des relations logicosémantiques comme

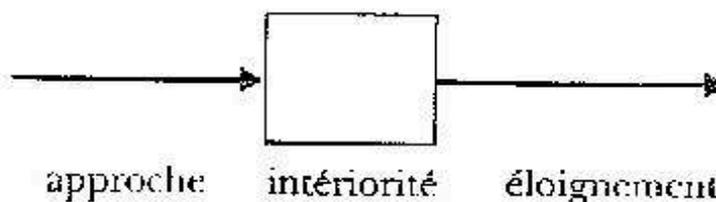


(« s'il pleut, alors je ne sors pas ; je ne suis pas sorti, puisqu'il pleuvait »).

En t_0 , c'est le *pendant*, la concomitance, la coexistence, la simultanéité.

e / L'application spatiale est la plus simple à imaginer, et c'est pourquoi elle a souvent été considérée comme primaire.

La figure noémique (noémie) spatiale la plus générale (variante du schème trimorphe) est :



A partir de là, on peut étudier les conceptualisations de l'approche (avec ou sans contact, avec mouvement interrompu ou non) et leurs solutions linguistiques ; de même pour l'éloignement (cf. lat. *ex, de, ab*, ablatif, ou les variantes casuelles d'autres langues).

L'intériorité/extériorité comprend elle-même des variantes (cf. *en classe, dans la classe*), et pose la question des limites :

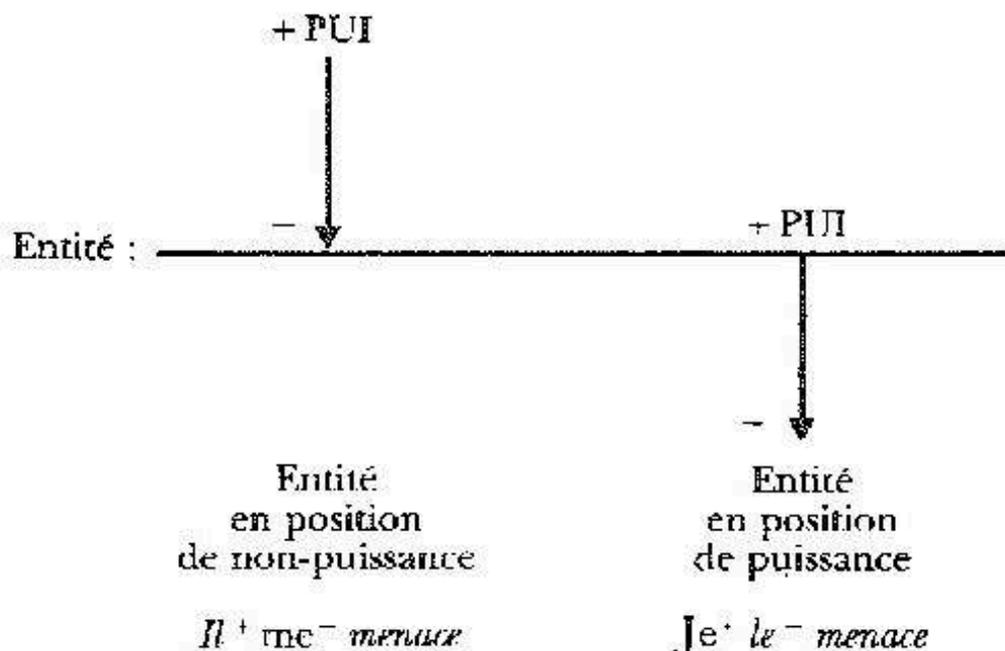
mettre au bord de la table - « sur la table »

mettre au bord de la rivière = « sur la terre qui borde la rivière ».

Le seuil est une position toujours difficile à concevoir.

f / Toute entité peut être dotée de **puissance** (+ PUI) ou non (- PUI). Il s'agit là d'un principe hiérarchique de vie et de survie : l'aigle attaque sa proie, l'homme tue le cerf, l'eau érode la montagne, le mâle séduit la femelle.

Ce « QUI fait QUOI » fonde la relation actancielle nucléaire autour de laquelle s'organisent les diathèses, les systèmes casuels, les axes d'actance et de dépendance.



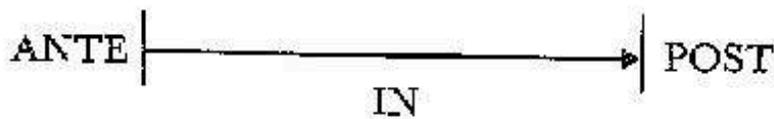
g / L'énonciateur n'est pas un simple descripteur du monde. Le disant, il l'interprète nécessairement, et généralement il manifeste linguistiquement sa réaction personnelle à travers la formulation de son propos :

je crois que Jean est arrivé
il serait arrivé
il est arrivé, à ce qu'on dit
il est peut être arrivé
il se peut qu'il soit arrivé
pourquoi ne serait-il pas arrivé!

Nous justifierons plus loin les quatre grandes catégories modales universelles (chap. XV) :

aléthique : indépendance du JE,
 épistémique : la pensée du JE,
 factuelle : le faire du JE,
 axiologique : le jugement du JE.

h / Le sort de l'homme (naissance, vie, mort) lui suggère la représentation de l'événement complexe :



et même cyclique, lorsqu'il se réfère au jour ou à la saison.

La vie elle-même pose l'existence, son apparition et sa disparition. Cette chronologie doublement limitée sera grammaticalisée par les langues à travers des aspects qui retiendront certains des points remarquables de ce dynamisme et de ses types évolutifs.

i / Le corps de l'homme lui fournit des exemples d'organisations dépendantes. Les « parties du corps » évoquent l'ensemble (l'homme) ainsi que des éléments « dépendants » (lesquels sont soit indicibles isolément, soit marqués morphologiquement ou combinatoirement suivant les langues).

Cette dépendance s'applique à son entourage : l'arbre avec ses feuilles, ses branches, ses racines, son tronc, ou le cercle familial avec les enfants, les « domestiques » (personnes, choses et animaux, parfois les terrains, liés au *domus*, la maison).

Les traces linguistiques de ces relations noémiques sont multiples et bien connues des ethnolinguistes, qui vivent la langue, à la différence des grammairiens-en-chambre.

j / D'autres relations se retrouvent à travers les langues, comme celle de « noyau/périphérie » (actance primaire/actance secondaire ; sèmes spécifiques et génériques/sèmes virtuels) ou « contenant/contenu » (jour/journée, cuiller/cuillerée et même « tasse à café/tasse de café »).

k / Plusieurs relations algébriques simples ont leur correspondant linguistique.

La « comparaison » est homologue de

$$a > b, a < b, a = b.$$

Toutes les langues savent dirent $a > b$, mais les solutions conceptualisées sont variées. Ces exemples français en donnent une idée :

- Jean est *plus* âgé que Marie
- Quant à son âge, Jean l'emporte sur Marie
- Jean a un âge élevé, si je le compare à celui de Marie ;

cf. turc : *Mehmet, Ahmet-ten büyük* « Mehmet est plus âgé que Ahmet » où *-ten* = ablatif

(morphème quantitatif comparatif, thématization du domaine de comparaison, expression du point de départ de la comparaison, etc.).

La formule « $a (b + c)$ » fait penser à « les lampes (vertes et rouges) » si la solution est « les lampes vertes et les lampes rouges ».

La confrontation de

$$\text{« } a + b + c \text{ » avec « } (abc)/d \text{ »}$$

fait penser à

- « cette personne/cultive/les huîtres »
- « cet ostréiculteur/est mon frère »

c'est-à-dire au phénomène d'intégration.

La subordination révèle un processus similaire :

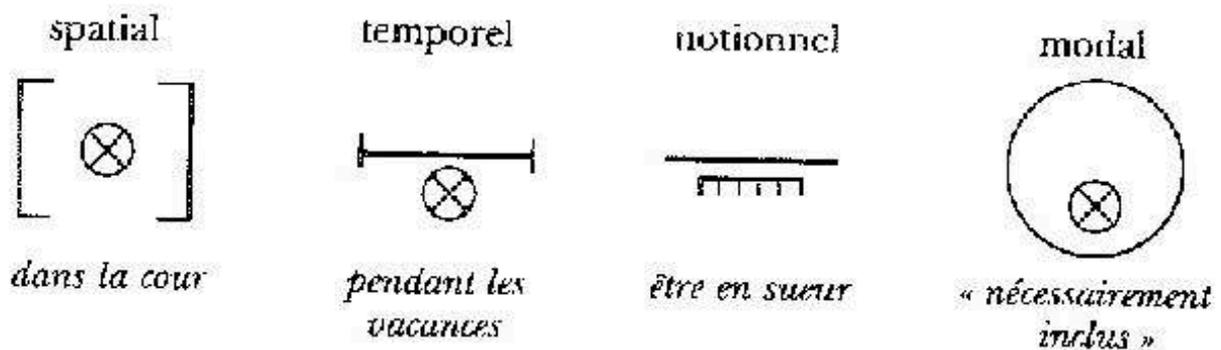
- « $a (bc)/d$ »
- « cette personne, qui cultive les huîtres, est mon frère ».

Un **noème** apparaît donc comme une relation abstraite universelle sous-tendant les opérations sémantiques générales des langues, et il est visualisable afin de se rapprocher le plus possible de l'intuition d'une représentation mentale partagée.

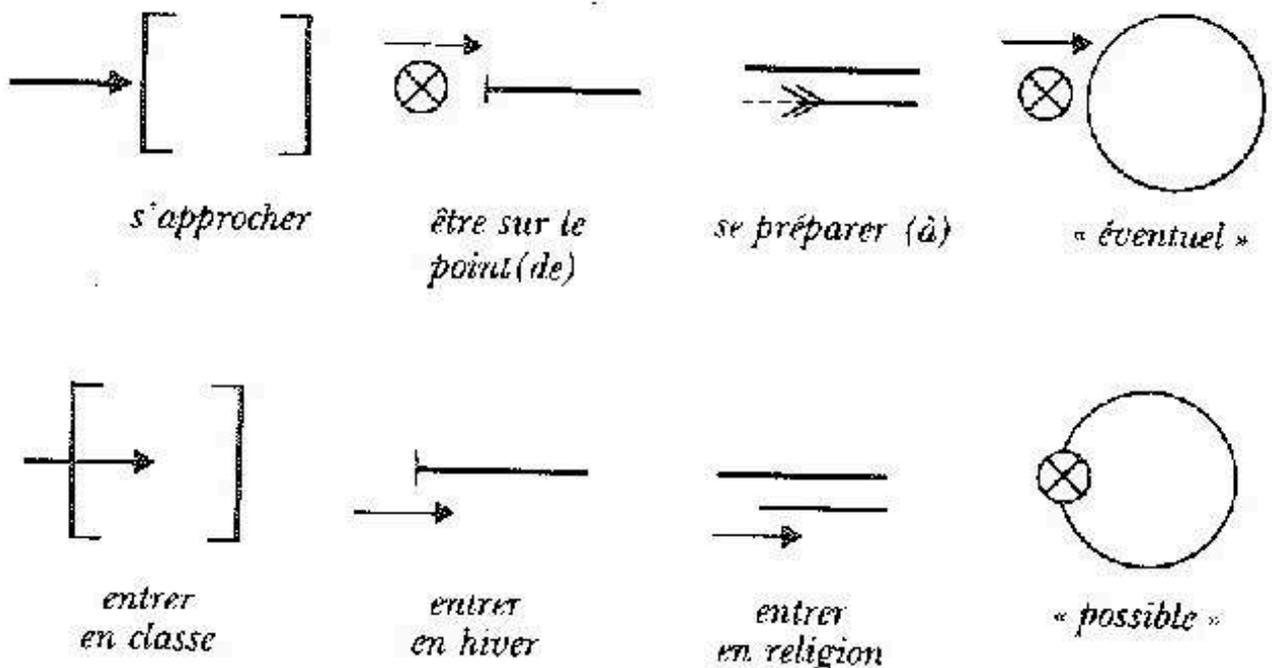
Le noème d'intériorité, que l'on peut figurer le plus abstraitement possible par



prend des valeurs spécifiées en fonction du champ d'application :



Avec les noèmes d'approche et de franchissement :



2. LA NATURALITÉ

2.1. *Lexème et grammème*

Il semble intuitivement vrai que l'on a des idées, puis qu'on veuille les mettre en forme. On ne choisit pas une forme pour se demander quelle matière on va y couler.

Toutes les langues ont des lexèmes (morphèmes de matière), souvent disponibles pour assumer des fonctions variées :

angl.	a <i>fish</i>	fonction	substantivale
	to <i>fish</i>	"	verbale
	<i>fishbone</i>	"	adjectivale

avec les variations morphologiques permises par chacune des classes.

Les langues qui ont généralisé l'ordre « lexème + grammèmes » suivent donc cette naturalité :

fr.	TOURN	—	<i>ic-ot</i>	—	<i>er-i-ons</i>
turc	EV	—	<i>ler</i>	—	<i>im</i> — <i>in</i>
	maison	plur.	poss.	gén.	
	« de mes maisons »				

Mais l'antéposition des grammèmes est fréquente :

lat.	OMNibus	/v/	fr.	pour TOUS
norv.	HUset	/v/	fr.	la MAISON.

Certains pensent que le déterminant sert de support d'incidence à la matière nominale :

{	nahuatl :	<i>in tici-ri</i>
	tagalog :	<i>ang doktor</i>
	« <i>le</i> [qui est] docteur »	

De quelle chronologie s'agit-il ? Cela supposerait une valeur

(quasi) nominale du support, qui serait alors glosé par le substantif. L'espagnol supporterait cette analyse :

aquel que es doctor : *aquel* doctor
el que es doctor : *el* doctor

mais le français a besoin de pronominaliser le déterminant :

Celui qui est docteur/le docteur.

A-t-on affaire à une désémantisation progressive du support, à une subduction, qui, dans le cas du français aboutirait à un simple préfixe de détermination ? La question reste posée.

Concernant l'arabe, nous faisons l'hypothèse suivante. Lorsque le verbe est à l'achevé, l'événement a eu lieu dans son entier, et il est posé comme **départ**. Ensuite vient la marque de personne qui le caractérise : *katab-ta* « tu as écrit ». Par contre, à l'inachevé, quels que soient ses champs d'application, c'est la personne, point de départ envisageant un événement à venir, qui est posée, et l'événement en est la perspective : *ta-ktubu* « tu écris, écriras ». Soit :

ÉVÉ	+	suffixe personnel	<i>katab-ta</i>
réel accompli posé			

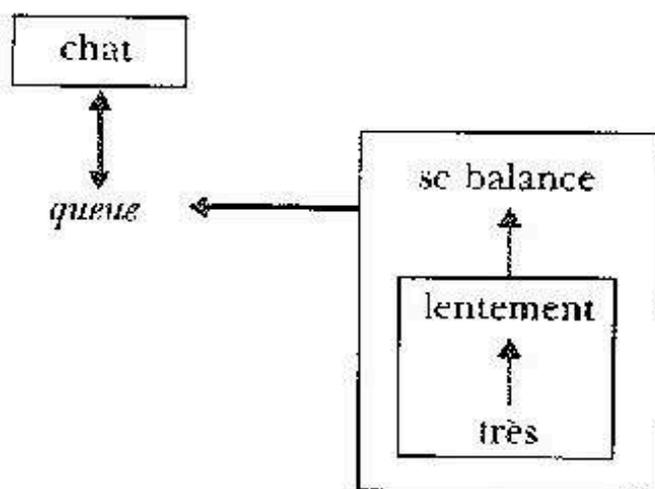
pers.		ÉVÉ prospectif	<i>ta-ktubu</i>
personne réelle posée préfixée.			

2.2. Une chronologie de pensée

Dans une combinaison donnée, l'un des termes doit nécessairement être conçu avant les autres. Le second apporte une information sur le premier :

/chat/	←	/noir/
/chat/	←	/queue/
/chat/	←	/trois/
/chat/	←	/se promener/
/armer/	←	/des-/
/armer/	←	/re-/
/lent/	←	/très/
/lentement/	←	/très/
/sortir/	←	/vouloir/
/chocolat/	←	/aimer/
/sortir/	←	/rapidement/.

« La queue du chat se balance très lentement » peut se figurer ainsi :



D'où *la queue du chat* en français, et « le chat sa queue » dans beaucoup de langues (turc : *baba-nın ev-in*, « du père sa maison »). La plupart des ouvriers suppose une chronologie : les ouvriers, pour la plupart, que la langue peut encore dire.

On remarquera que dans le langage spontané de signes étudié

par S. Yau (86), on observe également une successivité du même ordre :

/voiture/	←	/beaucoup/
/souris/	←	/attraper/
/tissu/	←	/couleur/
/fille/	←	/joli/
/poêle/	←	/queue/
/ouest/	←	/aller/
/crayon/	←	/écrire/

avec un rôle important de la localisation :

/chaise/	←	/personne assise/
/ruc/	←	/accident/
/bocal/ /poisson/	←	/pêcher/

et une merveilleuse conscience du devenir dans

/construire/	←	/maison/ (irréelle)
/maison/	←	/détruire/

1	2	3
<i>je construis</i>		<i>la maison,</i>
→ <i>une maison</i>	maison	← <i>je la détruis</i>
prospective		rétrospective

L'ordre

/homme/	/éléphant/	←	/frapper/
---------	------------	---	-----------

+

-

suppose les deux entités avec le comportement *frapper* (chap. VIII).

Chez l'enfant, S. Yau (85) relève fréquemment le type d'énoncé « une *fille* et le *chat*, elle le *porte* dans ses bras », comme réaction devant une photo.

2.3. La formulation du propos

La modalisation est un apport sur un support propositionnel. On ne saurait être « content » sans raison (ce qui n'est pas le cas de l'optimisme). Le discours suit parfois la chronologie :

- « il pleut, *je crois* »
- « il est malade, *semble-t-il* »

mais il y a anticipation usuelle, syntaxiquement bien établie, dans

- « *je crois* qu'il pleut »
- « *il semble* être malade ».

Dans « défense de fumer », il s'agit bien de *fumer* qui est *défendu*, ou mieux

- « (X fumer), Y défend P ».

Si l'on fait dessiner le panneau signifiant ce message à un public, 95 % commenceront par la cigarette, et le trait oblique sera tracé ensuite. La relation « support ← apport » semble bien s'imposer également à travers ce comportement de sémiologie parallèle.

La langue elle-même peut suivre cette chronologie. On trouve en Espagne, sur les murs :

carteles no

(« des affiches, non »)

et également

perros no
no fumar

(« des chiens, non »)

(« ne pas fumer »)

avec une intéressante variante combinatoire selon qu'il s'agit de substantif ou de verbe. On utilise une syntaxe de langue, homologue de l'opération de thématisation, qui est celle du français :

- « démissionner, ça jamais ! »

2.4. Quelques comportements de discours

a) L'espagnol conserve en discours la place nominale en cas de pronominalisation dans

« Quiero decir *la verdad* »

« Quiero decir*la* »

(« *La* quiero decir » : moins fréquent).

Le français au contraire modifie la place des éléments :

« Je veux dire *la vérité* »

« Je veux *la* dire »

(« Je *la* veux dire » : arch.)

en adoptant une syntaxe différente en langue, comme dans

« Je vais à *Rome* »

« J'y vais ».

b) Le discours peut suivre une chronologie analytique :

« Je le ferme, et le fermerai à *nouveau* demain »

ou bien avoir recours à une intégration de langue :

« Je le *refermerai* demain ».

C'est le même mécanisme qui a fait passer

« un homme + très brave »

à

« un *très brave* homme »

ou encore

« un marché au-dessus des autres »

à

« un *supermarché* ».

L'antéposition est en français une marque d'intégration en langue :

- mesure par la chaleur : thermo-métrie
- pulser vers l'avant : pro-pulser
- propulser tout seul : auto-propulser
- autopropulser pour soi : s'autopropulser
- esp. *ancho de cara* : car-i-ancho
- *caído de alas* : al-i-caído

(valable pour toutes les parties d'un tout, humain ou animal en général).

c) La relation entre déterminé et déterminant est très variée selon les langues, et même à l'intérieur d'une même langue.

La chrono-logie serait :

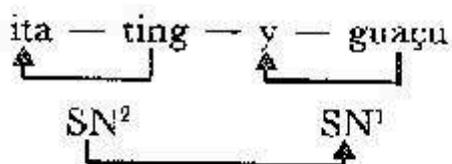
déterminé ← déterminant

(cf. *Champlong* mais *Longchamp*).

Voici un exemple de tupi (Brésil) :

ita *tinga* et *y* *guaçu*
 pierre ← blanche eau ← grande

mais dans une relation de niveau supérieur l'incidence est orientée différemment :



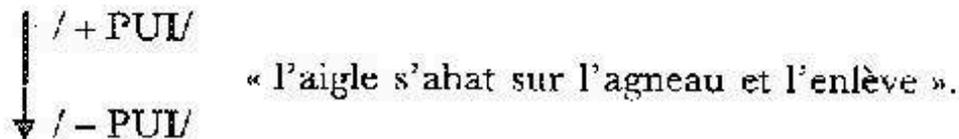
« la grande rivière aux pierres blanches ».

3. LA HIÉRARCHISATION

Le linguiste doit distinguer entre
 l'agent de l'événement (conceptuel)
 le sujet de l'énoncé (syntaxique)
 le thème intentionnel (pragmatique).

3.1. *L'agent de l'événement*

Dans la confrontation de l'aigle et de l'agneau, une relation de puissance s'établit :



Le dynamisme est orienté, et l'ordre naturel va de l'agent vers le patient. Si l'on veut « remonter le courant », cela nécessite une opération supplémentaire, généralement marquée dans la langue quand celle-ci le permet :

lat. *amat-ur*
fr. *être aimé par (ou de)*.

La diathèse (chap. X) manifeste ces possibilités linguistiques, qui montrent l'intervention de l'énonciateur dans le cours naturel de l'événement : le prédateur existe, se manifeste, avant que telle entité ne devienne sa proie.

3.2. *Le sujet de l'énoncé*

Le sujet ne peut se définir que syntaxiquement. Dans une relation le mettant en relation de puissance avec un objet, on remarque que les langues connaissent des dominances de disposition linéaire symbolisées par l'arrangement de S, V et O.

De nombreuses études ont été consacrées à cette question dans une perspective typologique. Il apparaît que près de la moitié des langues privilégient l'ordre SOV, et un bon tiers l'ordre SVO, puis vient VSO, et les trois autres combinaisons sont beaucoup plus rares.

D'où le constat suivant, qui renforce notre position sur la chronologie naturelle : 95 % des langues expriment le sujet avant l'objet. Dans la mesure où le sujet manifeste souvent (mais non régulière-

- « ma voiture est dans la rue »
 « il y a une voiture dans la rue »

à

- « il y a ma voiture dans la rue »
 « une voiture est dans la rue ».

Il existe une affinité (isosémie) entre le déterminé et le thématisé (connivence de savoir entre les interlocuteurs). On pourrait donc présenter l'exemple français ainsi :

<i>ma voiture</i>	←	est dans la rue
<i>dans la rue</i>	←	il y a une voiture
Base		Apport
thématisée		d'information

b) Si des éléments marginaux (des circonstants) entrent en jeu, ils servent de cadrage à l'événement, et viennent naturellement en tête :

« Hier, à 8 heures, place du Trocadéro, alors qu'on ne s'y attendait pas, l'accident se produisit. »

Ces circonstants ne sont pas là comme finalité principale du message. Dans le cas contraire, on les placerait en position suggérant un rhème :

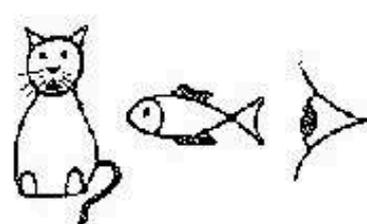
« Cela est arrivé place du Trocadéro. »

On peut déceler des tendances dans les langues, mais l'ordre linéaire est le résultat de la confrontation entre plusieurs pressions. Si bien qu'un thème peut être postposé (si l'intonation ne vient pas en contre-indication) :

« il a toujours raison, ton père ».

3.4. *Ordre de pensée et désordres en langue naturelle*

Voici un exemple des niveaux d'analyse envisagés :

Chrono-logie de pensée	Ordre du modèle de langue	Résultat discursif après opérations énonciatives
 <p data-bbox="255 862 574 918">E¹ E² C</p>	<p data-bbox="646 716 1069 761">/chat/regarder/poisson/</p> <p data-bbox="686 772 1005 817">S V O</p>	<p data-bbox="1117 716 1356 761"><i>le poisson,</i></p> <p data-bbox="1117 772 1356 817"><i>le chat l'a bien</i></p> <p data-bbox="1117 828 1356 873"><i>regardé</i></p>

4. LES ANAPHORES

L'anaphore est la procédure qui permet à un terme (anaphorisé) d'être repris dans le discours par un autre terme (anaphorisant). Il serait dangereux de considérer la **cataphore** comme la relation inverse : elle n'est pour nous que la manifestation linéaire anticipée de l'anaphorisant (« je ne *le* connais pas, ton fils »), ou bien elle recouvre un autre type d'anaphore, l'anaphore conceptuelle.

Un bon exemple est celui de la négativité en latin :

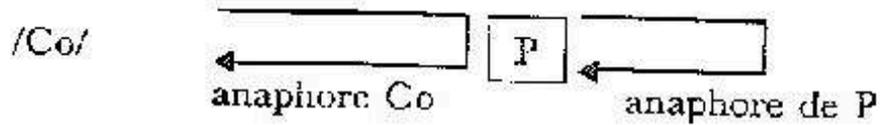
<i>informis</i>	/	<i>deformis</i>
<i>intectus</i>	/	<i>detectus</i>
AVANT		APRÈS

On ne peut dire que l'on n'est pas couvert sans envisager (imaginer, conceptualiser) un minimum d'existence virtuelle du concept de « couvert ».

La chrono-logie apparaît ainsi :

<u>Co</u> virtuel	<u>anaphore</u> <u>conceptuelle</u>	<u>P</u>	<u>anaphore</u> <u>réelle</u>
/-teg-/	<i>in</i> -tectus « nu »	tectus	<i>de</i> -tectus « dénudé »
/stylo/	je <i>n'ai pas</i> de stylo	avoir stylo	je <i>n'ai plus</i> de stylo
/buvard/	je cherche <i>un</i> buvard	buvard	je <i>l'ai</i> cherché, <i>le</i> buvard

En figure :



Chapitre VIII

L'ÉVÉNEMENT

1. ENTITÉ ET COMPORTEMENT

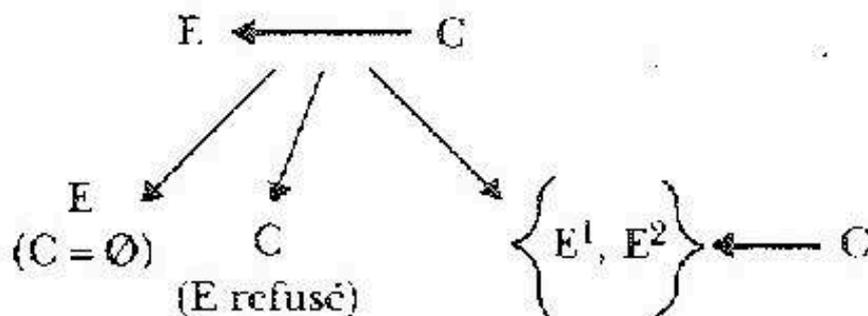
Ce passage de Lewis Carroll illustre parfaitement ce que nous entendons par **entité** et **comportement** (**E** et **C**):

« Le chat disparut lentement, en commençant par la pointe de sa queue et en terminant par le sourire, qui continua à flotter dans l'air un moment après que tout le reste eût disparu.

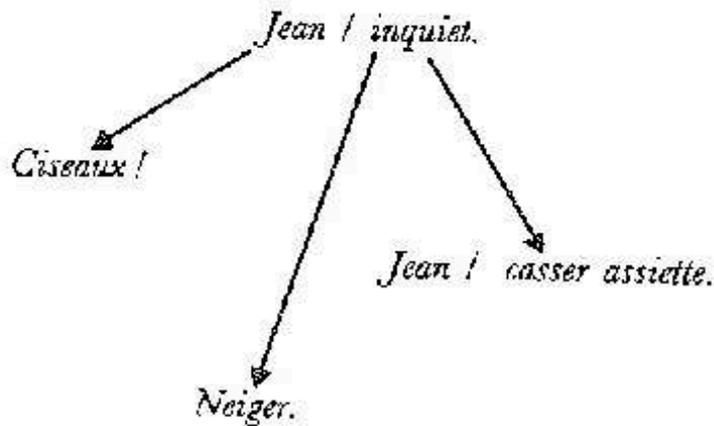
Eh bien ! J'ai souvent vu un chat sans sourire, pensa Alice, mais un sourire sans chat... Je n'ai jamais vu de ma vie une chose plus étrange... »

Parler de « sourire » implique un être auquel va s'appliquer ce comportement. Les entités discrètes du monde sont caractérisables par des comportements multiples (cf. VII-2).

L'événement élémentaire intéressant le couple $/E \times C/$ peut prendre les formes canoniques suivantes :



Une illustration homologue en LN serait :



On donnera le nom de **propos** à cette conjonction de base théoriquement déliée des visées multiples que l'énonciateur pourra lui appliquer (cf. IV^e partie).

Le propos réduit à E ou à C renvoie à un constat : conditions atmosphériques, inventaire de notaire, exclamations ou toute autre situation marquée permettant une réduction énonciative.

Le propos enrichi repose sur la multiplicité des entités. En chronologie, on a :

(E¹, E²) C

Le comportement, qui établit le lien entre les deux entités, peut dans certaines langues prendre place entre elles, mais dans une position sémantiquement secondaire :



qui suppose une double compatibilité : E¹C et E²C (*Jean lire, lire journal*). Lorsque le comportement devient verbe dans une LN, on peut alors dire que *lire*, une fois choisi, implique deux actants (chap. XII). Il faut bien distinguer le niveau **conceptuel**, où le C est secondaire, et le niveau **linguistique**, auquel il peut se réaliser en verbe et dans ce cas il est organisateur de l'actance (cf. L. Tesnière, 76).

Le propos apparaît rarement seul au niveau du discours, après le parcours énonciatif. Il est clair que le choix de *Pierre* ou *inquiet* relève de la volonté de l'énonciateur. Mais au-delà de ce minimum constitutif (le propos), c'est tout un ensemble d'options qui s'offrent à l'énonciateur, les unes « obligatoirement exprimées » (morphologies liées), les autres facultativement (morphologies libres) :

(PROPOS) ← Formulations
(ensemble des Visées
énonciatives.)

Le français ne peut échapper à sa riche morphologie verbale qui entraîne des prises de position sur le temps, le mode ou la personne (*chanterais*). Mais la langue ne l'oblige pas structurellement à avoir recours à une marque casuelle comme c'est le cas en allemand ou en russe.

A côté des entités primaires, comme *chien* ou *table*, les langues créent des entités secondaires intégrées, pouvant elles-mêmes recevoir alors de nouveaux comportements :

E ← C¹
E C¹ ← C²
EC¹C² ← C³.

En LN, on aurait :

« ce chien ← est méchant »
« ce chien *méchant* ← est à Jean »
« ce chien *méchant qui est à Jean* ← doit être soigné »

ou encore :

« ce chien ← est méchant »
« la *méchanceté* de ce chien ← est récente »
« la *récente méchanceté* de ce chien ← doit être soignée ».

Le pouvoir d'abstraction (quelle que soit l'entité) conduit à :

« la *méchanceté* ← doit être punie ».

Le concept de /méchanceté/ restera toujours dépendant d'un support, et glosable par

« le fait pour X d'être méchant ».

Dans de nombreuses langues, la /bonté/ doit se dire

« les choses ← bonnes ».

Exemple en guarani :

mba'e porã (« choses belles » : beauté)

Il n'est pas toujours aisé d'établir la limite entre entité primaire et entité secondaire. De nombreuses désignations d'êtres ou de choses discrètes du monde peuvent être dites par une langue comme des événements : *le passe-montagne* (sorte de bonnet), *le tout-terrain* (sorte de véhicule), procédé fréquent dans les parlers dont les néologies sont créées à l'intérieur du système de la langue.

Le monde cognitif et les systèmes linguistiques ne sont pas en corrélations régulières.

Le jeu des formes du signifié, en particulier la « nominalisation », permet ces saisies autonomisées de propos complexes :

« Le fait que Jean n'ait pas réussi à arriver à l'heure ← est inquiétant » (intégration).

2. LES AIRES ÉVÉNEMENTIELLES

2.1. Leur fondement

Le schème analytique (SA), inspiré des représentations catastrophiques de René Thom, veut être une visualisation fortement motivée des composantes essentielles d'un événement.

Une **entité** existe dans l'espace et dans le temps. Le point d'existence se déplace dans le temps et devient une ligne, orientée délibérément de gauche à droite :

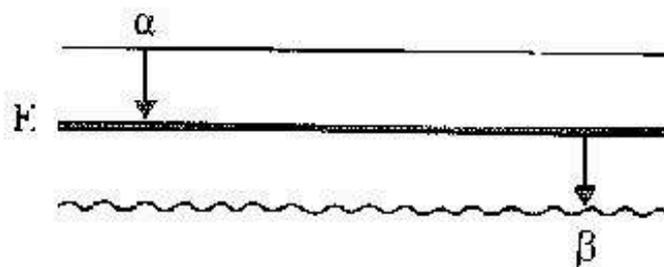


écrite usuellement :



Cette entité étant ainsi posée, une propriété peut lui être affectée, ou une activité peut émaner d'elle. Ce sont les deux caractérisations, respectivement **endocentrique** et **exocentrique** :

propriété
affectée

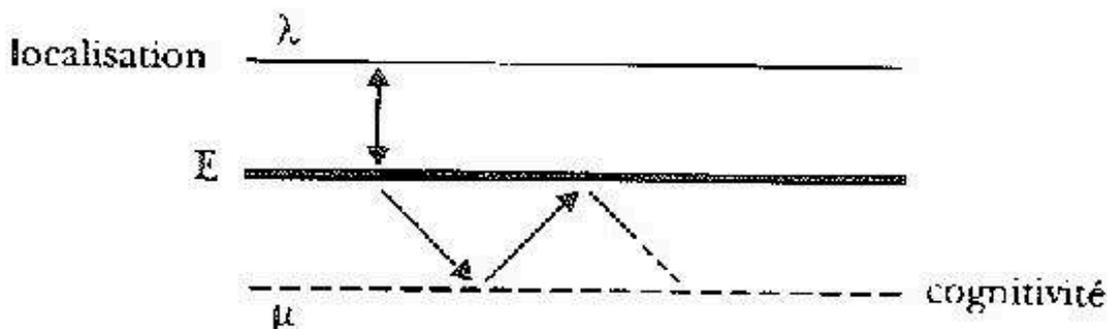


activité
effectuante

E_α : « Jean / être grand »

E_β : « Jean / marcher ».

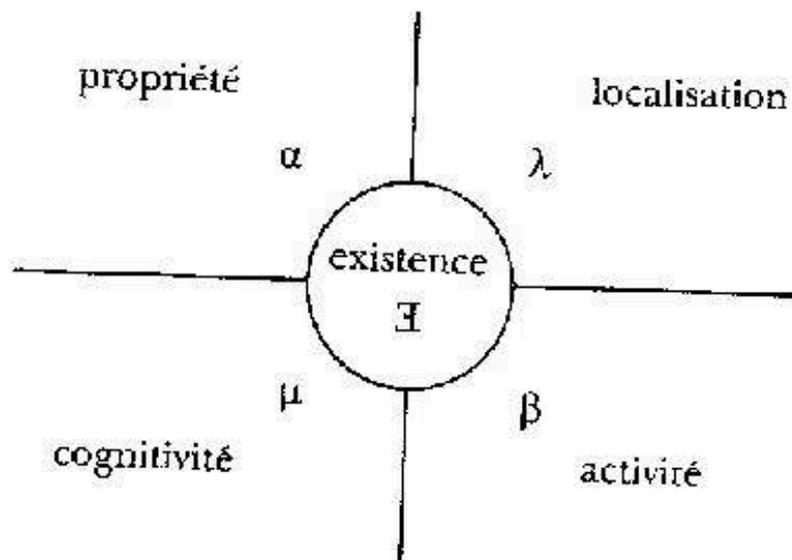
L'entité peut également entrer en **relation** avec le monde objectif, c'est la localisation, et avec le monde subjectif, c'est le domaine de la cognitivité (des sensations, de l'intellection, de la modalisation) :



E_λ : « Jean ↔ être dans le jardin »

E_μ : « Jean ↔ regarder la télévision »

Les cinq arcs événementielles peuvent être représentées comme suit en première approximation :



Devant un chien que l'on vient de rencontrer, on peut dire :

\exists : *voici un chien*

α : *il est tout blanc*

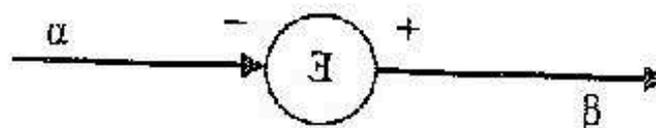
β : *il remue la queue*

λ : *il est sur le tapis*

μ : *il connaît son nom.*

Voici la justification de ces quatre zones.

L'entité de base, située au centre, peut être affectée par une propriété, ou être au départ d'une activité :



je suis gourmand

je suis carnivore

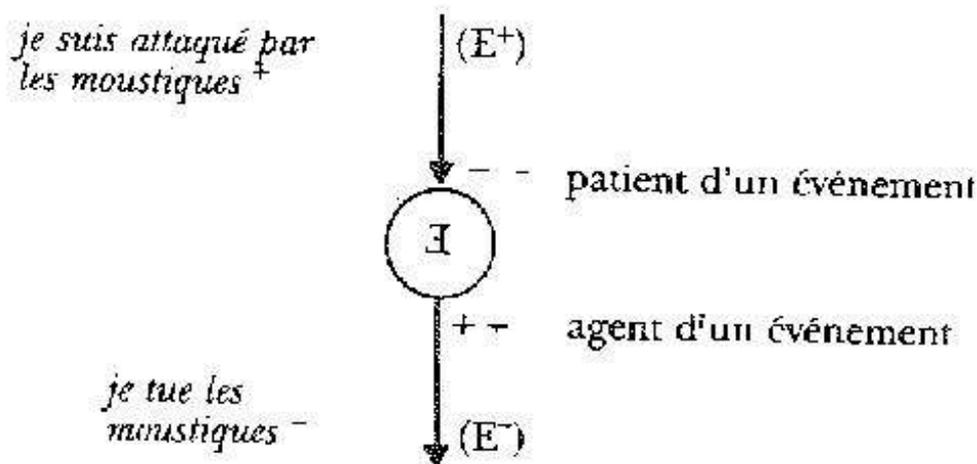
affecté

je mange beaucoup

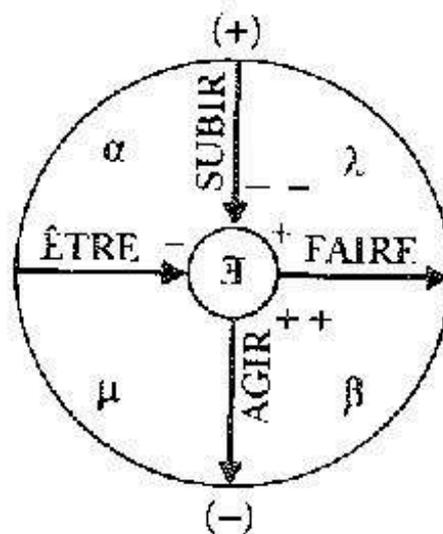
je mange de la viande

effectuant

Sur l'axe vertical, celui de la puissance maximale (chap. VII-1), on aura les deux positions polaires :



Il en résulte une rosace des possibles positionnels :



Le quart nord-ouest est **endocentrique** (les deux flèches vont dans le même sens). C'est le domaine des PROPRIÉTÉS « α ».

Le quart sud-est est **exocentrique**. Il recouvre les ACTIVITÉS « β ».

Le quart nord-est est **mixte**, et établit les relations de LOCALISATION « λ ».

Le quart sud-ouest est **mixte**, et établit les relations de COGNITIVITÉ « μ ».

Ce support sémantique a une **vocation universelle**. Au-delà, ce sont les spécificités des LN qui apparaissent.

2.2. *L'existential*

Une entité doit être posée avant qu'on en puisse dire quelque chose. Les deux opérations peuvent apparaître conjointement : *Les nuages sont bas aujourd'hui*. Mais l'intention peut être de poser l'entité seule :

*Il y a des nuages
Voici ton chapeau*

formes qui, en français, montrent les liens avec la localisation (*voici - ci*).

*Un accident s'est produit
Que se passe-t-il ?*

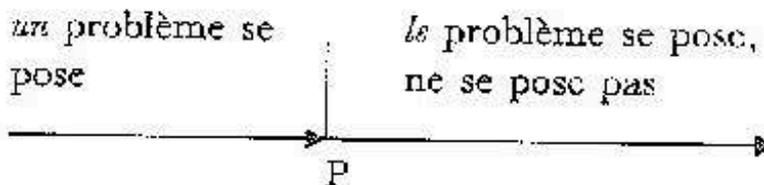
renvoient à des événements.

Nier une existence pose conceptuellement un problème.

On dira

Il n'y a pas de nuage(s)

mais on ne peut nier *voici* (déixis immédiate), et il faut harmoniser détermination et existence :

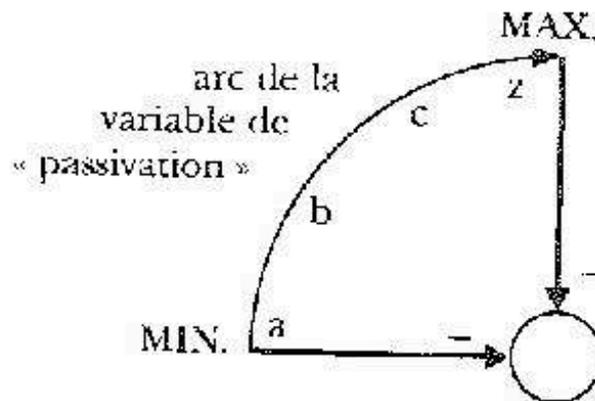


Un problème ne se pose pas ne peut être la négation de *un problème se pose* : l'interprétation fait porter la négation sur *se poser* (contrasté à *se résoudre*, par ex.). Sinon on dira *aucun problème ne se pose*.

L'énoncé peut se réduire à la seule entité en situation particulière : « Livres anciens », avec particule actualisatrice dans plusieurs langues. La situation exclamative favorise un énoncé de type existentiel : « Un trèfle à quatre feuilles ! »

2.3. L'aire « α »

Sa propriété endocentrique se développe entre le pôle minimum (simple caractérisation statique) et le pôle maximum d'activité (affectation maximale), rôle de patient, dit « passif » :



a = attribution purement descriptive

Jean est blond; il grandit

b = attribution conditionnée

Jean est inquiet (des événements); il s'inquiète

c = attribution liée à un autre actant

Jean est accompagné/de sa femme

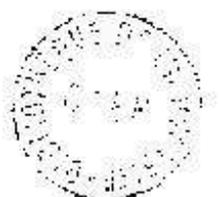
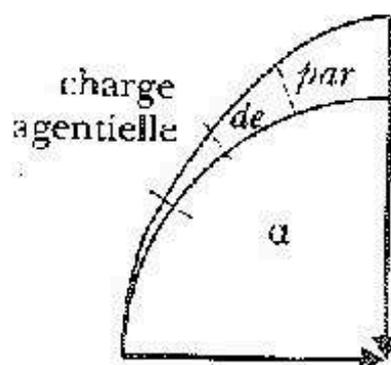
z = attribution avec agent

Jean est agressé/par les voyous.

Le français a une seule forme de base (syntaxie) :

// (SN) / être - adjektivation //

avec des marques progressives, comme *de* (cause faible), *par* (cause forte), et le passage de l'adjectif (*inquiet, sale*) au participe passé (*inquiété, sali*), selon la variation de la charge agentielle :



Le « passif » n'est ainsi qu'un cas limite de la variable agentielle dans l'aire « α » des propriétés.

Chaque langue exploite très en détail toutes les possibilités de nuancement de la relation prédicative.

Reprenons :

Jean est inquiet (des événements).

Il suffit de rendre ÉVOLUTIF ce STATIF (chap. VIII-3) pour faire apparaître le relateur fort *par* (isosémie)

Jean est rendu inquiet/par les événements.

Une même syntaxie recouvre

<i>Je suis brun</i>	et	<i>Je suis heureux</i>
(propriété objectivable)		(propriété subjectivée)
« α »		« μ »
		glose : « Je me sens heureux ».

Le contact entre ces deux aires est évident :

← α	————— μ —————→	
« ce livre est : <i>carré</i>	<i>épais</i>	<i>intéressant</i> »
OBJ.	(normes relativement définissables)	SUBJ.

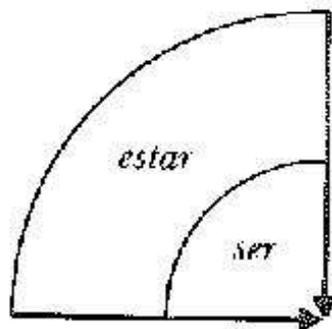
L'équatif :

Le chat est un mammifère
Madrid est la capitale de l'Espagne

ne concerne en fait qu'une seule entité, glosée par un équivalent plus ou moins strict (\subset , =).

Pour la possession impliquée, voir sous 2.6.

L'espagnol a un autre découpage :



avec un *ser* de proximité (propriétés inhérentes et passif « réel ») :

Juan es optimista (par nature)

Juan fue golpeado/por los ladrones (« frappé par les voleurs »)

et un *estar* de relativité (propriétés dépendantes de l'énonciateur et/ou de l'environnement, et passif « fictif ») :

Juan está optimista (je le trouve ainsi)

Juan estuvo acompañado/de su esposa.

Ainsi le passif réel (action subie) avec *ser* sera suivi chronologiquement d'un résultat (relativité à l'action subie) avec *estar* :

« *Juan está herido porque fue herido ayer* »

(Jean est blessé parce qu'il a été blessé hier).

2.4. L'aire « λ »

L'entité de base est localisée par rapport à des entités ou repères appartenant aux domaines spatial (E), temporel (T) ou notionnel (N) :

nous sommes arrivés	{	<i>en Italic</i>	(E)
		<i>en hiver</i>	(T)
		<i>en colère</i>	(N)

et on constate de suite les équivalences métaphoriques d'un schème mental unique :



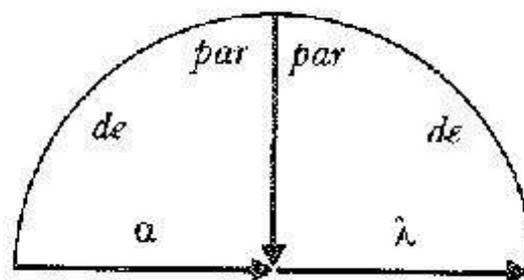
L'exploitation de la localisation relève de la déixis (chap. XI).
La présence d'un relateur n'est pas du tout obligatoire (lat. *eo Romam*):

*atteindre la rive , gravir la colline,
longer la rivière , franchir le pont,
monter l'escalier , survoler la ville.*

Le degré d'agentivité se retrouve ici :

*la fontaine occupe le centre de la place
la police⁺ occupe le centre du village
le jardin est entouré/de grilles
le jardin est cerné/par la police⁻.*

D'où cette symétrie entre les aires « α » et « λ »



*Jean a été poursuivi/par le chien (λ)
Jean a été blessé/par le chien (α).*

Le passage de « α » à « λ » est fréquent :

*être embarrassé : être dans l'embarras
ne plus être réservé : sortir de sa réserve.*

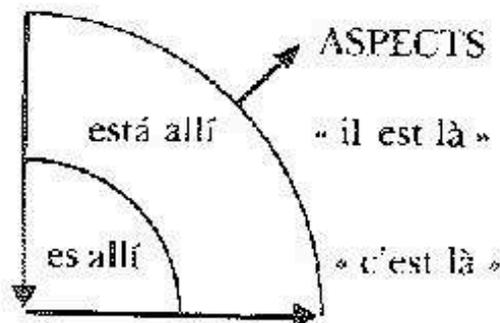
Un développement métaphorique particulier demande qu'on s'y arrête :

je vais à Rome → *Je vais vous le dire*
 « déroulement du procès »
 (directionnel) (imminence)
je viens de Milan → *je viens de l'envoyer*
estoy en Paris → *estoy comiendo*
I am in London → *I am writing.*

Le « déroulement du procès » (voir une des strates de l'aspect, chap. XIII-4) est issu métaphoriquement de la localisation dans les langues citées, et dans bien d'autres.

La symétrie « λ/α » apparaît également en espagnol, pour l'emploi de *ser* (localisation abstraite, inhérente) et de *estar* (localisation explicite) :

la cita es a las tres (I)
la cita es en las afueras (E)
 (« abstrait » : le rendez-vous est à trois heures ; dans la banlieue)
mi despacho está en las afueras (E)
 (« concret » : mon bureau est dans la banlieue)

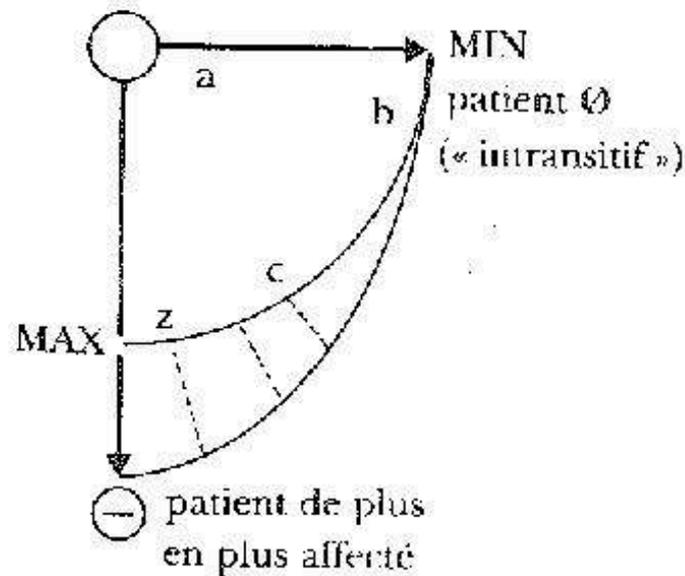


Juan es de París : « Jean est de Paris » (N)
el coche es de Juan : « la voiture est à Jean ». (N)

De nombreuses langues expriment la « possession » par la localisation personnelle (chap. X-1).

2.5. L'aire « β »

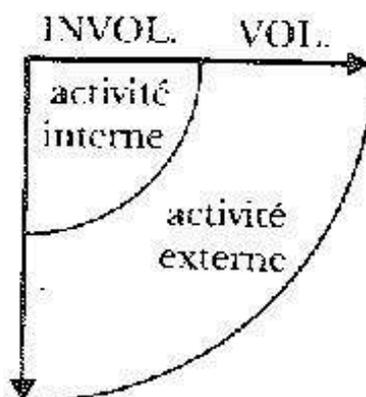
Cette aire exocentrique recouvre l'ensemble des activités issues de la base, et allant d'un minimum à un maximum :



- a = *il respire encore* (involontaire)
- b = *je mange peu en été ; rire ; marcher* (volontaire)
- c = *il m'arrive de manger des moules*
- z = *regarde comme il mange son poisson :*

La zone interne concerne les « faux objets », les éléments faisant partie de l'entité-base et les réfléchis :

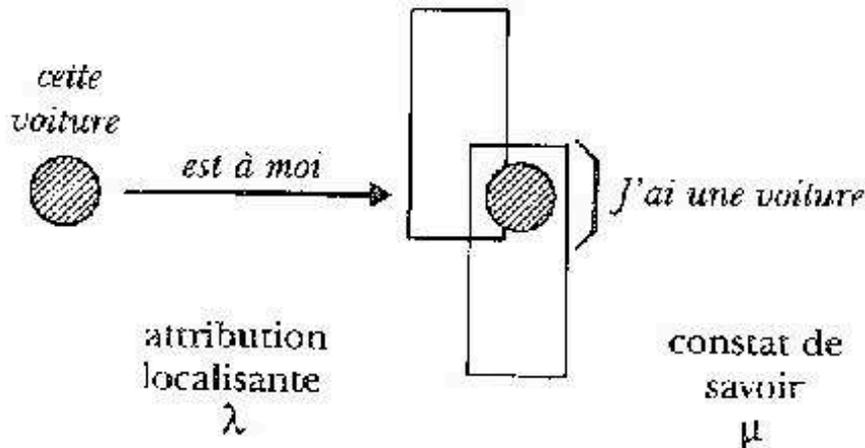
courir un cent mètres, remuer la tête, lever la jambe, se gratter, se coiffer (✓/ gratter le sol, coiffer quelqu'un).



2.6. L'aire « μ »

La cognitivité recouvre la perception par les sens et toutes les activités intellectuelles.

Nous plaçons au minimum événementiel le SAVOIR relationnel qui s'exprime linguistiquement par la possession non-impliquée :



La possession impliquée relève de « α » (même si la forme avec *avoir* existe également en français) :

<i>il a deux jambes</i>	: <i>il est bipède</i>
<i>il a peur</i>	: <i>il est apeuré</i>
<i>j'ai faim</i>	: <i>je suis affamé</i>
<i>il a 20 ans</i>	: <i>il est âgé de 20 ans</i>
<i>il mesure 200 mètres</i>	: <i>il est long de 200 mètres</i>
	<i>il a 200 mètres de long.</i>

Les verbes exprimant les sens traduisent une relation subjective entre l'entité-base et l'entité-objet des sens :

je respire l'air frais
je sens la fumée de l'âtre
je vois la lune à travers les nuages
j'aime le chocolat.

Les verbes d'intellection également :

je comprends vos raisons
je lis le journal.